

34. Et ecce tota civitas exiit obviam Jesu : et viso eo rogabant ut transiret a finibus eorum.

Luc., 8, 37; Marc., 5, 17.

34. Et voilà que toute la ville sortit au-devant de Jésus, et, l'ayant vu, ils le priaient de sortir de leurs confins.

CHAPITRE IX

Jésus guérit un paralytique et prouve, à cette occasion, le pouvoir qu'il a de remettre les péchés, (vv. 1-8). — Vocation de S. Matthieu, (v. 9). — Fête donnée par le nouvel apôtre en l'honneur de Jésus et incident qu'elle suscite de la part des Pharisiens (vv. 10-13). — Jésus-Christ indique aux disciples de S. Jean-Baptiste le motif pour lequel ses propres disciples ne se surchargent pas de jeûnes, (vv. 14-17). — La fille de Jaïre et de l'hémorroïsse, (vv. 18-26). — La vue rendue à deux aveugles, (vv. 27-34). — Guérison d'un possédé muet, (vv. 32-33). — Les Pharisiens accusent le Sauveur d'être de connivence avec Satan, (v. 34). — Nouvelle mission de Jésus-Christ en Galilée ; les brebis sans pasteur ; trop peu d'ouvriers pour la moisson, (vv. 35-38).

1. Et ascendens in naviculam, transfretavit, et venit in civitatem suam.

2. Et ecce offerebant ei paralyti-

1. Et Jésus montant dans une barque traversa le lac et vint dans sa ville.

2. Et voilà qu'ils lui présentèrent

34. — *Et ecce tota civitas...* Concours bien naturel, vu l'éclat du double miracle opéré par Jésus. Chacun désire contempler de ses propres yeux l'auteur d'un prodige si extraordinaire qui témoigne d'une puissance inouïe jusqu'alors. — *Viso eo* : la curiosité une fois satisfaite, un autre sentiment, celui d'une crainte frivole, s'empare de cette foule mobile : on redoute le Thaumaturge, qui pourrait bien infliger au pays des pertes plus considérables, et on le prie de se retirer. — *Rogabant ut transiret...* S. Jérôme a essayé, il est vrai, d'excuser les Gadaréniens, en affirmant que leur démarche provenait « de humilitate quæ se præsentia Domini indignos judicabant », Comm. in h. l. ; toutefois son avis n'a trouvé qu'un nombre fort restreint de partisans. Il est beaucoup plus naturel de prendre en mauvais part la demande que ce peuple attaché aux richesses matérielles adressait à Jésus. Le Sauveur ne pouvant rien faire parmi des âmes si mal disposées, les punit en accédant à leur désir. C'est un hôte qui ne s'impose jamais, bien qu'il se présente toujours les mains chargées de présents. Il laissa du moins les possédés qu'il venait de guérir comme ses témoins à Gadara et dans la Décapole ; Marc. v, 19 et 20.

g. Guérison d'un paralytique, ix, 1-8.

Parall. Marc. II, 1-12; Luc. V, 17-26.

S. Matthieu continue de nous montrer Jésus-Christ sous les traits d'un grand thaumaturge. Son récit n'est accompagné d'aucune

réflexion, d'aucune déclamation ; c'est un exposé tout-à-fait simple d'actions éclatantes, qui remplissent l'âme d'un saint étonnement », Olshausen.

CHAP. IX. — 1. — *Et ascendens in naviculam.* Rejeté, quoique poliment, par les habitants de Gadara, Jésus revient sur le rivage. Comme il n'avait passé que quelques heures sur leur territoire, le bateau dont il s'était servi pour traverser le lac ne s'était pas encore éloigné ; du moins c'est ce que semble indiquer le texte grec en employant l'article, τὸ πλοῖον. Cf. VIII, 23. — *Transfretavit.* S'étant embarqué, et traversant la mer en sens contraire, il passa de la rive gauche près de laquelle était située Gadara, sur la rive droite où se trouvait Capharnaüm, car il voulait rentrer momentanément dans cette ville. — *Civitatem suam.* C'est bien elle et non pas Nazareth, comme le croyait S. Jérôme, qui est désignée en cet endroit par les mots « civitatem suam » : S. Marc. II, 1, affirme en effet très expressément que la guérison du paralytique eut lieu à Capharnaüm. Nous avons vu que Capharnaüm était appelée la cité de Jésus depuis le jour où le divin Maître y avait établi son séjour central et habituel. Cf. Matth. IV, 13 et la note qui s'y rapporte. « Etiam in Romano jure civitas nostra dicitur, ubi la-rem fiximus », Grotius. Il en était de même d'après la coutume des anciens Hébreux, Cf. I Reg. VIII, 22.

2. *Et ecce offerebant...* D'après les narra-

un paralytique gisant dans un lit. Et Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis.

3. Et aussitôt quelques-uns d'entre les Scribes dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème.

cum jacentem in lecto. Et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili : remittuntur tibi peccata tua.

Marc., 2, 3; Luc., 5, 18.

3. Et ecce quidam de Scribis dixerunt intra se : Hic blasphemat.

tions parallèles de S. Marc et de S. Luc, le miracle opéré par Jésus-Christ dans cette circonstance remonterait à une période antérieure de sa Vie publique. Il est probable qu'ici encore le premier Évangéliste a sacrifié l'ordre chronologique à l'ordre logique. Jésus revenait de Gadara à Capharnaüm : à Gadara il a expulsé toute une légion d'esprits mauvais, à Capharnaüm il a guéri un paralytique ; cette liaison générale suffit pour S. Matthieu, qui en profite pour raconter les deux prodiges comme s'ils se fussent suivis immédiatement. Plusieurs commentateurs croient néanmoins que son enchaînement est le meilleur et qu'il est véritablement historique. — *Paralyticum* : c'est le second paralytique miraculeusement guéri par Notre-Seigneur ; le serviteur du centurion, Cf. VIII, 5 et ss., avait été le premier. D'après les récits beaucoup plus étendus des deux autres synoptiques, le mal semble avoir consisté cette fois dans une paralysie proprement dite qui avait atteint tout le corps. Voyez la note de VIII, 6. — *Videns... fidem illorum*. Pourquoi ce pluriel, et en quoi consistait cette foi extraordinaire ? S. Matthieu, supposant le fait bien connu de ses lecteurs, garde le silence sur ces deux points : heureusement S. Marc et S. Luc les exposent tout au long. Le paralytique avait été apporté sur son grabat par quatre de ses amis jusqu'à la maison dans laquelle se trouvait alors le Sauveur. Mais la foule, avide d'entendre ce divin Orateur qui parlait comme nul autre ne l'avait fait jusque-là, non contente d'envahir les appartements, s'était amoncelée autour de la porte de manière à en obstruer complètement l'entrée. Ne pouvant pénétrer jusqu'au Thaumaturge par la voie ordinaire, les porteurs d'accord avec leur malade hissèrent celui-ci jusqu'au toit ; puis, après avoir fait une ouverture au plafond en enlevant quelques tuiles, ils firent descendre le paralytique jusqu'aux pieds de Jésus. C'était là, de la part de l'infirme et de la part de ses amis, un sublime et vigoureux acte de foi qui méritait assurément une récompense. — *Confide, fili*. Sois plein de confiance, car ta demande est exaucée. Remarquons l'appellation tendre et compatissante que Jésus adresse ici, et en plusieurs autres cas semblables, aux malheu-

reux qu'il soulage : Mon fils ! Cf. Marc. II, 5 ; x, 24 ; Luc. xvi, 25 ; ou bien : Ma fille ! Matth. ix, 22, etc. — *Remittuntur tibi peccata tua*. Voilà une parole bien étonnante à propos d'une guérison de membres perclus. A une demande qui concernait la santé du corps, Jésus répond par une formule d'absolution ! Car il y a certainement ici une véritable absolution : Jésus-Christ ne souhaite pas, il déclare, « remittuntur ». Le mot grec correspondant, ἀφένεται (la variante ἀφίενται adoptée par Lachmann est beaucoup moins autorisée), est généralement regardé comme la forme dorique du parfait de l'indicatif passif : Tes péchés viennent d'être pardonnés, je te l'assure. De l'avis à peu près unanime des exégètes, ce langage inattendu, tenu par le divin Maître à un malade qui venait chercher auprès de lui sa guérison physique, démontre visiblement que l'infirmité était, dans le cas présent, la suite directe ou du moins le châtimement d'une vie coupable. Le paralytique avait conscience de la relation étroite qui existait entre ses fautes passées et ses souffrances actuelles, et il se tenait humblement sous le regard de Jésus, implorant la pitié du Christ pour son âme tout autant que pour son corps. Notre-Seigneur qui lit au fond de ce cœur désolé, répond précisément à ses désirs les plus secrets et les plus ardents, lorsqu'il dit : Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis. Le bienfait accordé sera complet ; il embrassera tout à la fois les misères intérieures et celles du dehors. Mais, ainsi qu'il était naturel, Jésus attaque d'abord la cause, puis l'effet ; il va chercher le mal jusque dans ses racines les plus profondes pour l'extirper totalement. N'était-ce pas la croyance des Juifs que « nullus ægrotus a morbo suo sanatur donec ipsi omnia peccata remissa sunt » ? Nedarim, f. 41, 1.

3. — *Et ecce quidam de Scribis...* Ils étaient là en assez grand nombre avec leurs amis les Pharisiens, Cf. Luc. v, 17. Jaloux de la réputation toujours croissante de Jésus, ils sont venus de tous côtés pour voir s'ils pourront saisir dans sa conduite quelque point défectueux, qui leur permettra de l'accuser ensuite publiquement avec quelque apparence de justice. Leurs souhaits ne pouvaient être mieux réalisés : aussi est-ce à partir de ce jour que

4. Et cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris?

5. Quid est facilius, dicere : Dimittuntur tibi peccata tua; an dicere : Surge, et ambula?

6. Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait paralytico : Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.

4. Et Jésus ayant vu leurs pensées leur dit : Pourquoi pensez-vous mal en vos cœurs?

5. Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche?

6. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre, de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison.

nous allons leur voir prendre une attitude ouvertement hostile vis-à-vis du Sauveur. La parole que Jésus vient de prononcer les a profondément scandalisés. — *Dixerunt intra se : Hic blasphematur.* « Intra se », non pas entre eux, les uns aux autres, mais au-dedans d'eux-mêmes, car telle est la signification du grec *ἐν ἑαυτοῖς*, Cf. III, 9; le contexte, v. 4, est d'ailleurs formel à ce sujet. Plus tard les Scribes seront moins timides et ne craindront pas de formuler tout haut leurs jugements iniques. — Le verbe « blasphemare », calqué sur le grec *βλασφημεῖν* (dérivé de *βλάπτω*, je nuis et *φῆμι*, réputation, par opposition à *εὐφημεῖν*) signifie en général injurier, accabler de reproches; mais dans la littérature sacrée il désigne tout particulièrement les insultes dirigées contre la divinité. On sait qu'il y a différentes manières de blasphémer : « Blasphemia est, quum 1^o Deo tribuuntur indigna, 2^o Deo negantur digna, 3^o Dei propria communicantur iis quibus non competunt », Bengel, *Gnomon*, in h. l. C'est en ce dernier sens que les Scribes accusent Jésus-Christ de blasphémer. Dans la religion mosaïque, personne, pas même les prêtres, n'avait le pouvoir de remettre les péchés; c'était un privilège exclusivement divin, que Jéhova n'avait pas encore voulu communiquer aux hommes, et voici que Jésus s'attribuait cette prérogative toute divine! Sans doute, les Scribes avaient raison de s'écrier, comme ils le font d'après la rédaction de S. Marc et de S. Luc : « Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus? »; mais ils commettaient une souveraine injustice et se rendaient eux-mêmes coupables de blasphème, en refusant de reconnaître en Jésus une nature supérieure, après tous les miracles qu'il avait opérés jusqu'à ce jour.

4. — *Et quum vidisset...* S. Marc, II, 8, est plus précis : « Quo statim cognito Jesus spiritu suo ». C'est donc son omniscience divine qui lui révéla les secrètes pensées de ces cœurs endurcis. Notons en passant les trois profonds regards de Jésus durant toute cette scène : il a vu la foi du malade et de ses

amis, il a vu la vraie cause du mal, il voit maintenant la malice de ses adversaires : « Scrutans corda et renes Deus ». Il montre donc par là-même qu'il est Dieu. — *Cogitatis mala.* Il met à nu leurs murmures intérieurs, qu'il appelle à bon droit « choses mauvaises » : n'y avait-il pas malveillance évidente à juger comme ils l'avaient fait celui qu'ils savaient avoir donné tant de preuves de sainteté et de l'union la plus étroite avec Dieu?

5 et 6. — *Quid est facilius...* A leur raisonnement pervers, Jésus en oppose un autre plein de justesse et de vérité, qui les enserrera dans ses mailles vigoureuses. D'après l'enseignement des Pères (Voir en particulier S. Augustin, *Tract. in Joan.* 27), en soi il est plus difficile de remettre les péchés d'un seul homme que de créer le ciel et la terre; et, en effet, nous concevons sans peine que l'action de laver les souillures produites par le péché dans une âme réclame un degré de puissance supérieur à celui qu'exigerait la création d'un monde nouveau. Aussi Notre-Seigneur se garde-t-il bien de comparer entre elles les deux opérations qu'il mentionne. Il ne demande pas aux Scribes : Lequel est le plus aisé? pardonner les péchés de cet homme, ou le guérir de son infirmité? Sa question est arrangée d'une autre manière : « Quid est facilius DICERE..., AN DICERE...? » et c'est sur le verbe « dicere » deux fois répété que porte la force de l'argument. A ne considérer que les paroles, il est tout aussi facile de dire : Vos péchés vous sont remis, que de dire : Levez-vous et marchez. Mais si l'on envisage la manifestation extérieure de l'effet que ces paroles sont destinées à produire, la seconde présente une difficulté spéciale que n'a pas la première; car la guérison d'une maladie tombe nécessairement sous les sens; la rémission des péchés est un fait mystérieux que l'œil de Dieu peut seul contempler. Le mensonge, possible dans un cas, est donc tout à fait impossible dans l'autre. Mais Jésus n'a pas à s'inquiéter de pareilles distinctions : quoi qu'il commande, sa volonté

7. Et il se leva et s'en alla dans sa maison.

8. Or la foule voyant cela fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes.

se réalise à l'instant. Puisqu'on s'offusque de sa formule d'absolution, il prouvera qu'il a le droit de la prononcer. — *Ut autem sciatis...* « Fit carnale signum », dit fort bien S. Jérôme, ut probetur spirituale » ; Jésus démontre la réalité d'un fait invisible à l'aide d'un fait évident et palpable. Cette fois, on ne pourra plus rien objecter, Dieu, comme l'enseignaient les Docteurs de la Loi, étant incapable de permettre qu'un miracle soit accompli en faveur d'une fausse doctrine. — Le Sauveur appuie à dessein sur chacun des mots qui composent la première moitié du v. 6. *Filius hominis*, cet homme qui vous apparaît en ma personne sous un extérieur si ordinaire, ... *habet potestatem, iherusalem*, un droit strict, ainsi qu'il le prétend et qu'il l'affirme. *In terra*, par opposition au ciel où réside le Seigneur, détenteur unique du privilège de remettre les péchés, de telle sorte que Jésus apparaît véritablement comme le Représentant de Dieu ici-bas, ou plutôt comme Dieu lui-même. « Coelestem ortum hic sermo sapit », Bengel. — *Tunc ait...* La phrase commencée est laissée suspendue ; au lieu des mots « dico paralytico, ... » qui devraient la conclure, on trouve subitement l'emploi du langage direct. Les exemples du même genre abondent dans la Bible ou chez les classiques ; Cf. Gen. iii, 22-23. — *Surge, tolle lectulum tuum...* « Ut quod fuit testimonium infirmitatis, sit probatio sanitatis », Glossa ordin. « *κλινη*, pro quo Marcus c. ii, 11, habet *καβαλατον*, Lucas vero c. v, 19-24, *κλινιδιον*, est lectulus apud Orientales etiam nunc ad portandum facilis ; constat enim duatus stragulis, quarum alia tegitur dormiens, alia substrata », Rosenmüller, Schol. in h. l.

7. — *Et surrexit...* Le miracle ne se fait pas attendre ; l'infirme subitement rendu à la santé obéit à Jésus et s'en retourne joyeux dans sa maison au su et vu de tout le monde, ainsi que l'ajoute S. Marc.

8. — Avant de passer à un autre prodige, l'évangéliste nous fait connaître en peu de mots l'impression produite sur la foule par cette guérison qui avait eu lieu parmi des circonstances exceptionnelles. Les dispositions du peuple contrastent heureusement avec celles qu'avaient manifestées les Scribes. — *Timuerunt*. La « *Recepta* » porte, il est vrai, *θαύμασαν*, mais on s'accorde à voir en ce mot une corruption du texte primitif ; les

7. Et surrexit, et abiit in domum suam.

8. Videntes autem turbæ timuerunt, et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.

meilleurs critiques lisent maintenant *εποθέονσαν*, d'après la Vulg. et divers manuscrits. Les témoins du miracle sont d'abord saisis d'un sentiment de respectueuse frayeur en face du surnaturel et du divin, Cf. Luc. v, 26 ; mais à la crainte s'associent bientôt la joie et la reconnaissance. — *Glorificaverunt Deum*. Leur action de grâces porte sur un point spécial que l'évangéliste n'a pas négligé de signaler : *qui dedit potestatem talem hominibus*. « Talem », le pouvoir de remettre les péchés et d'en prouver l'existence par de grands prodiges, ou bien, en général, une puissance aussi considérable. Il y a plusieurs manières d'expliquer le substantif « hominibus ». Baumgarten-Crusius le regarde comme un « Dativ. commodi ». Le sens serait alors : au bénéfice de l'humanité, en faveur des hommes. Mais la plupart des interprètes préfèrent le traiter comme un datif ordinaire, et alors ils expliquent l'emploi du pluriel tantôt en admettant que l'humanité tout entière est réellement désignée dans ce passage, bien que ses principaux représentants, et Jésus à leur tête, aient seuls joui du pouvoir d'opérer des miracles, tantôt en recourant au pluriel de catégorie ou de majesté (Grotius, Kuinzel, etc. Cf. ii, 20). Dans ce cas « hominibus » ne représenterait que Jésus. La foule, en tenant ce langage, pensait assurément à Jésus-Christ d'une façon toute spéciale, mais elle le considérait comme étroitement lié avec le reste des hommes, de sorte que l'autorité dont il jouissait rejaillissait jusqu'à un certain point sur tous les humains. — La foule loue et admire : que font les Scribes ? Le silence gardé à leur sujet par l'évangéliste semble être de mauvais augure. Couverts de confusion par le Sauveur, ils s'effacent de leur mieux ; toutefois « *manet alte repostum mente telum* ». Le conflit est engagé, nous le verrons grandir chaque jour jusqu'à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

h. *Vocation de S. Matthieu*, §§. 9-17. Parall. Marc., ii, 13-22 ; Luc., v, 27-39.

Les trois synoptiques sont d'accord pour rattacher cet événement à la guérison du paralytique, preuve que les deux faits se suivirent de près ; il est même probable qu'ils eurent lieu le même jour. — S. Matthieu interrompt donc momentanément la série des miracles qu'il a groupés dans les chap. viii

9. Et cum transiret inde Jesus, vidit hominem sedentem in telonio,

9. Et Jésus sortant de là vit un homme, nommé Matthieu, assis au

et ix, pour raconter l'histoire de sa propre vocation et pour citer quelques paroles importantes de Jésus qui s'y rapportent. Ou plutôt, ce n'est pas une interruption proprement dite, la conversion si extraordinaire d'un publicain étant un prodige des plus éclatants. On a depuis longtemps et bien justement admiré le récit de S. Matthieu en cet endroit : il demeure si calme, on pourrait dire si froid, qu'on le croirait de prime abord écrit par toute autre personne que par le héros principal de l'événement. Sa personnalité disparaît entièrement, tant il est habile à se cacher ; son nom seul indique qu'il raconte un trait de sa vie privée. Mais les Saints n'ont jamais aimé à parler d'eux-mêmes, et surtout de ce qui pouvait tourner à leur gloire. Heureusement, S. Marc et S. Luc, par la permission spéciale de la Providence, se sont plu à combler le déficit laissé par leur prédécesseur.

9. — *Et cum transiret inde*. De la maison où il avait guéri le paralytique, le divin Maître vient sur le rivage du lac. « Et egressus est rursus ad mare; omnisque turba veniebat ad eum et docebat eos », Marc. II, 13. C'est alors que *vidit hominem sedentem in telonio*. On appelait en latin « telonium » ou « teloneum », en grec *τελωνεῖον*, de *τέλος*, impôt, le bureau où se tenaient les receveurs d'impôts, le bureau d'octroi, comme nous disons en France. C'était tantôt une maison ordinaire, tantôt une baraque construite en planches, parfois même une simple table exposée en plein air et auprès de laquelle le publicain de service se tenait assis, comme dans la circonstance présente. Voir à ce sujet un curieux rapprochement fait par Maldonat. La charge des employés de l'octroi à Capharnaüm était considérable, car, outre les taxes personnelles, ils avaient à prélever de nombreux droits de péage ou de transit pour les marchandises. Sur les rives du lac se croisaient, chargées des produits de cent pays divers, les caravanes de la Phénicie, de l'Arabie, de l'Égypte, de l'Europe et des Indes, et alors, de même qu'aujourd'hui, rien ne passait gratuitement. — *Matthæum nomine*. Ce nom est complètement hébreu par son origine, mais les hébraïsants ne sont pas tout à fait d'accord sur sa prononciation primitive ni, par conséquent, sur sa dérivation exacte. Plusieurs croient qu'il équivalait à *מתיא*, *Matthia*, mot formé de *מתן*, don, et *יהי* abréviation pour *יהוה*, Jého va, de sorte qu'il correspondrait presque littéralement à l'appellation grecque de Théodore. D'autres le rapprochent de *מתי*, *Matthai*, « le donné »,

et, ce semble, avec beaucoup plus de justesse, les dénominations de Matthias et de Matthieu étant soigneusement distinguées dans le Nouveau Testament. — Mais d'où vient que le premier évangéliste soit le seul à attribuer ce nom au publicain converti de Capharnaüm, tandis que les deux autres synoptiques le désignent par celui de Lévi ? Cette divergence a été cause qu'on a parfois essayé de nier l'identité des personnages et des événements, soit pour admettre deux vocations distinctes, celle de Matthieu et celle de Lévi, soit pour prétendre qu'il y a contradiction entre les récits. Toutefois l'identité est parfaitement certaine et, comme l'observe M. David Brown, Portable Comment., il n'est pas un jury sérieux qui ne se prononçât en sa faveur, puisque nous avons de part et d'autre les mêmes circonstances particulières, les mêmes antécédents et les mêmes conséquents. La différence des noms cesse d'être une difficulté, si l'on se rappelle que plusieurs des Apôtres avaient deux noms distincts, ainsi que nous le verrons bientôt (voir la note de x, 2-4), et que la coutume juive était alors assez favorable à ce qu'un changement de vie amenât aussi un changement de nom. Le même personnage aura donc été appelé Lévi et Matthieu : S. Marc et S. Luc adoptent le premier nom qui paraît avoir été celui de la famille, « Levi Alphæi », Marc. II, 14 ; le premier évangéliste choisit au contraire le second, le nom de la conversion et de l'apostolat. Pour lui, car il s'agit bien ici de sa propre vocation, comme la tradition l'a toujours enseigné, l'appellation juive avait disparu devant le nom chrétien. Au reste elle disparaît de même à partir de ce moment dans les autres Évangiles ; les listes des Apôtres qui nous ont été transmises par S. Marc et par S. Luc ne mentionnent plus le publicain Lévi, mais simplement Matthieu. De même que S. Paul s'humilie en racontant tout au long les persécutions qu'il avait fait autrefois endurer à l'Église naissante de Jésus-Christ, de même S. Matthieu avoue hautement le rôle ignominieux qu'il jouait avant sa conversion. — *Sequere me*. Ce mot, dont Jésus se servait pour attacher définitivement à sa personne les disciples qu'il avait choisis, Cf. VIII, 22, retentit aux oreilles du nouvel élu tandis qu'il est en plein exercice des fonctions de son métier : c'était une épreuve de plus, que d'être appelé en de telles conditions, à son comptoir de publicain ; mais il la surmonte comme avaient fait avant lui Simon et André, Jacques et Jean, IV, 18 et ss. Ce n'était sans doute pas la première entrevue qu'il

bureau des impôts, et il lui dit : Suis-moi. Et se levant il le suivit.

10. Or il arriva que Jésus étant à table dans la maison, beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec lui et ses disciples.

11. Et les Pharisiens voyant cela disaient à ses disciples : Pourquoi

Matthæum nomine. Et ait illi : Sequere me. Et surgens, secutus est eum.

Marc., 2, 14; Luc., 5, 27

10. Et factum est, discumbente eo in domo, ecce multi publicani et peccatores venientes, discumbebant cum Jesu, et discipulis ejus.

11. Et videntes Pharisæi, dicebant discipulis ejus : Quare cum

avait avec Jésus : son obéissance immédiate, généreuse, et surgens *secutus est eum*, s'explique donc d'elle-même. Et puis, quand on admettrait avec Sepp que sa conversion fut vraiment l'œuvre d'un instant, ce phénomène psychologique n'est-il pas en parfait rapport avec la puissance exercée par Jésus sur les cœurs, qu'a si bien décrite S. Jérôme? « Certe fulgor ipse et majestas divinitatis occultæ, quæ etiam in humana facie relucebat, ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu. Si enim in magnete lapide et succinis hæc esse vis dicitur, ut annulos et stipulam et festucas sibi copulent : quanto magis Dominus omnium creaturarum ad se trahere poterat quos volebat! » — Nous devons de belles reproductions de cette scène au pinceau de Valentin, de Carrache et d'Overbeck. La suivante, ou « Repas chez Lévi », a été l'occasion de l'un des chefs-d'œuvre de Paul Véronèse.

10. — *Et factum est...* La construction de la phrase grecque est ici tout hébraïque : καὶ ἐγένετο, ... καὶ τοῦτο... Les Hébreux disaient de même וַיְהִי וַיְהִי. — *Discumbente*, ἀνακειμένου (les classiques emploient de préférence le verbe κατακλίσθαι), allusion à la manière dont les anciens prenaient leurs repas; ils étaient étendus sur des divans et appuyés sur le bras gauche en face d'une table peu élevée qui portait les mets; Cf. VIII, 14. S. Matthieu poursuit sa narration avec le mélange frappant de modestie et de brièveté que nous avons signalé. S. Luc parle d'un « convivium magnum » donné en l'honneur de Jésus par le nouvel Apôtre. Ce repas eut-il lieu le jour même de la vocation ou seulement quelque temps après? Les trois récits demeurent muets sur ce point, qui ne présentait du reste aucune importance spéciale. Toutefois S. Marc et S. Luc paraissent favoriser davantage la seconde hypothèse, en renvoyant à une époque plus tardive la résurrection de la fille de Jaïre qui, d'après S. Matthieu, suivit immédiatement le festin; voir la note du v. 18. Il y a donc tout lieu de croire que la fête ne fut pas improvisée ce jour là-même, mais que le publicain devenu Apôtre prit le temps de la pré-

parer, pour lui donner toute la solennité qui convenait à un repas d'action de grâces et à un repas d'adieux. Les Orientaux et les Juifs en particulier ont toujours aimé à fêter par un grand repas les événements heureux de leur vie. — *In domo*, dans la maison de saint Matthieu, comme l'affirme expressément saint Luc, v, 29, et non dans celle de Jésus, selon que le prétendent plusieurs auteurs modernes. — *Multi publicani et peccatores*. Ainsi qu'il arrive en pareille circonstance, l'hôte a invité ses amis pour faire honneur à celui qu'il veut fêter; mais ses amis sont naturellement de sa condition, ils appartiennent eux aussi à la classe détestée des publicains, dont on disait alors d'une manière proverbiale : πάντες τελῶναι, πάντες ἐστὶν ἄρπαγες, Dio Cassius, lib. XLII; Cf. Calmet in h. l. Ce sont des pécheurs par là-même; à moins donc qu'il ne méritent ce titre pour quelque autre motif analogue.

11. — *Et videntes Pharisæi*. Les Pharisiens, c'est-à-dire quelques-uns des Pharisiens : on nomme le parti tout entier bien qu'un certain nombre seulement de ses membres soient en cause, parce qu'un même esprit les unissait. De même en beaucoup d'autres passages. — Ils ont épié la conduite de Jésus et ont vu (en grec ἰδόντες, à l'aoriste, « quum vidissent ») soit à l'entrée, soit à la sortie du festin, les convives auxquels leur adversaire n'a pas craint de s'associer : peut-être même, grâce à la familiarité des mœurs orientales, ont-ils pris la liberté d'entrer dans la salle à manger vers la fin du repas. — *Dicebant discipulis ejus*. Ils ont bien garde de s'adresser directement à Jésus-Christ qu'ils redoutent; ils préfèrent prendre leurs informations auprès de ses disciples, espérant les mettre plus facilement dans l'embarras et en même temps leur inspirer des sentiments de défiance contre leur Maître. — *Manducat*; ils appuient sur cette expression, car si, d'après leurs principes, il était déjà très-mal de converser avec des publicains et des pécheurs, que sera-ce de manger avec eux? Les Rabbins n'avaient-ils pas porté cette règle : « Discipulus sapientiæ non accumbat cum societate popularum terræ », Berach. f. 43, 2? A plus-

publicanis et peccatoribus manducant magister vester?

12. At Jesus audiens, ait : Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus.

13. Euntes autem discite quid

forte raison devait-il être interdit à un sage de s'asseoir à la même table qu'un pécheur public.

12. — *At Jesus audiens.* Le Sauveur, qui a tout entendu, répond lui-même à l'objection des Pharisiens, qu'il réfute au moyen d'un triple argument basé sur le sens commun, sur les Saints Livres et sur le rôle du Messie. Il n'essaie pas de se disculper d'être avec des pécheurs ; au contraire, c'est précisément sur ce fait qu'il s'appuie pour démontrer qu'il ne saurait être en société plus conforme à sa mission divine. — Premier argument ; *Non est opus...* Jésus commence sa défense par la citation d'un proverbe populaire, qu'on trouve cent fois répété par les auteurs grecs et romains : *μη κάμνουν γε μὴν ἰατρὸς ἀρχηστος*, Platon, de Repub. ; « Supervacuum inter sanos medicus », Quintil. ; Cf. Grotius et Weiststein. Antisthène, accusé un jour de fréquenter des hommes d'une vie peu édifiante, répondit, lui aussi : « *Etiā medici cum ægrotis* », Diog. Laert. vi, 6. Les publicains sont malades et très-malades au moral ; mais c'est justement pour cela que vous me voyez au milieu d'eux. La place du médecin n'est-elle point parmi les infirmes ? Jésus se manifeste ainsi comme le vrai médecin des âmes souffrantes, de même qu'il s'annoncera plus tard comme le bon Pasteur des brebis égarées. Déjà, dans l'Ancien Testament, Jéhova prenait le titre de médecin d'Israël ; Ex. xv, 26. — *Valentibus* désignerait, au dire de S. Jean Chrysostôme, de S. Jérôme et de plusieurs autres commentateurs, les Pharisiens eux-mêmes qui se croyaient si justes, si bien portants au spirituel et auxquels Jésus-Christ ferait ironiquement cette concession ; mais peut-être vaut-il mieux prendre le proverbe dans sa simplicité obvie, sans y mêler aucune allusion de ce genre.

13. — Second argument : *Euntes autem, discite.* « *Mittit ad scholam doctores legis, ut ejus rei cuius scientia maxime gloriabantur, maximam exprobrēt ignorantiam, ut Euthymius adnotavit* », Maldonat. Les Rabbins employaient fréquemment cette formule : Allez et apprenez, *צא ולמוד*, quand ils voulaient exhorter quelqu'un de leurs disciples à faire de sérieuses réflexions sur un point donné. Il y avait aussi l'expression opposée, *בוא ולמוד*, « Veni et discite », quand le Maître se char-

geait lui-même de donner l'explication nécessaire ; Cf. Schœttgen, Horæ talm. in h. l. — *Quid est*, c'est-à-dire ce que signifie le texte suivant d'Osée, vi, 6, cité d'après la traduction des Septante. — *Misericordiam volo et non sacrificium.* Evidemment, la négation contenue dans ces paroles n'est pas absolue, mais seulement relative ; « *καὶ οὐ non simplicem sed comparatam negationem designat* », Grotius. C'est là du reste une façon de parler tout à fait hébraïque, comme l'observe judicieusement Maldonat : « *Est Hebræorum idioma, quo solent illi, quum unum alteri præferunt, non illud magis hoc minus affirmare : sed illud affirmare omnino, hoc negare* ». Dieu aime à coup sûr les sacrifices, puisqu'il les a prescrits ; mais il ne veut pas qu'ils soient vains, purement extérieurs, et ils le seraient s'ils étaient offerts par des hommes sans pitié pour leurs frères. L'esprit de religion, Jésus l'a déjà clairement indiqué, Cf. v, 23 et ss., est inséparable de la charité fraternelle, et le Seigneur renoncerait plutôt à ses propres droits que de nous dispenser de nos obligations à l'égard du prochain. Il y avait dans cette citation d'Osée, un blâme sévère jeté sur les Pharisiens qui, s'ils étaient zélés pour le culte extérieur, étaient loin de pratiquer toujours la miséricorde à l'égard de leurs semblables. — *Non enim veni...* C'est le troisième argument, qui est simplement rattaché au second par la particule « *enim* ». Le premier s'appuyait sur un fait d'expérience vulgaire, le second sur la révélation : celui-ci est tiré du rôle même du Messie. Le devoir principal du Christ, le but direct de sa venue sur la terre, c'est de racheter l'humanité coupable. Mais comment convertirait-il les pécheurs, s'il ne vit pas habituellement au milieu d'eux ? Au fond, cette pensée diffère très-peu de celle qui a été exprimée au v. 12 ; il n'y a que l'image en moins, et il n'y a en plus que l'application directe et personnelle à Jésus. Le langage tenu ici par le Sauveur ne doit pas plus se prendre à la lettre que la parole de Jéhova dans la phrase précédente. Jésus est venu pour tous les hommes sans exception, même pour les justes ; ou plutôt, sans lui il n'y aurait pas de justes. Mais il faut qu'il s'occupe plus particulièrement des pécheurs et des âmes qui s'égarent, de même qu'un médecin s'occupe avant tout

13. Allez donc et apprenez ce que

veut dire : Je veux la miséricorde et non le sacrifice; car je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs.

14. Alors les disciples de Jean s'approchèrent de lui, disant : D'où vient que nous et les Pharisiens jeûnons fréquemment et que vos disciples ne jeûnent pas?

15. Et Jésus leur dit : Est-ce que

est : Misericordiam volo, et non sacrificium. Non enim veni vocare justos, sed peccatores.

Osee, 6, 6; Infr., 12, 7; 1 Tim., 4, 15

14. Tunc accesserunt ad eum discipuli Joannis, dicentes : Quare nos, et Pharisæi, jejunamus frequenter : discipuli autem tui non jejunant?

Marc., 2, 18; Luc., 5, 33

15. Et ait illis Jesus : Numquid

des malades, et paraît négliger les personnes valides pour se consacrer presque exclusivement à eux. C'est comme si Jésus-Christ eût dit : « Veni vocare omnes, non tanquam justos, sed tanquam peccatores. » Nous aurons un développement de la même pensée dans la touchante parabole de la brebis perdue.

14. — *Tunc accesserunt.* « *tôte*, id est postquam Jesus Pharisæos refutaverat », Fritzsché. Il y a en effet une connexion très-étroite entre les deux scènes. A peine le Sauveur avait-il répondu à l'objection des Pharisiens qu'on vint lui en proposer une autre, également relative à la conduite qu'il tenait dans la circonstance présente. — *Discipuli Joannis.* Cette fois, ce sont les disciples du Précurseur qui argumentent contre lui; mais à côté d'eux, selon le témoignage explicite de S. Marc, II, 18; Cf. Luc. v. 30, 33, nous apercevons encore les Pharisiens, qui les ont probablement excités à prendre la parole à leur tour, pour lancer un nouveau blâme contre Jésus. Il n'avait pas été nécessaire de les presser beaucoup pour leur faire prendre ce rôle d'accusateurs : il ressort en effet de plusieurs passages de l'Evangile que les disciples de S. Jean-Baptiste, jaloux de voir l'autorité du Sauveur éclipser peu à peu celle de leur propre Maître, se montraient ouvertement défavorables à la conduite du nouveau Docteur. Cf. Joan. III, 26 et ss; Luc. VII, 18 et ss. Du reste, soit que leur question ait eu la malice pour mobile, soit qu'elle ait eu pour but d'exposer simplement un scrupule qu'avait fait naître dans leur cœur la conduite de Jésus-Christ, si différente de celle de leur Maître, peu importe; la réponse de Notre-Seigneur demeure exactement la même dans les deux cas. Notons qu'il font preuve d'une certaine loyauté en s'adressant directement à Jésus, contrairement à ce que les Pharisiens venaient de faire, x. 44; mais, eux aussi, ils manquent de franchise en ayant l'air de n'accuser que ses disciples, tandis qu'il était lui-même leur objectif réel et principal. — *Nos et Pharisæi jejunamus frequenter.* Ici encore, Cf. VI, 16 et ss., il ne s'agit que des jeûnes libres et privés. Les

disciples du Précurseur jeûnaient donc fréquemment. Rappelons-nous que l'esprit de S. Jean était essentiellement un esprit de pénitence et de mortification : le Baptiste avait jeûné toute sa vie, et il avait naturellement formé à son image les hommes qui s'étaient placés sous sa direction. Les Pharisiens aussi, nous l'avons vu, s'imposaient plusieurs fois chaque semaine des jeûnes de dévotion; leur religion tout extérieure aidant, ils n'avaient pas tardé à devenir ridicules sur ce point comme sur tant d'autres, en se livrant au jeûne pour les motifs les plus futiles, par exemple, afin d'avoir d'heureux songes, afin d'obtenir la grâce de pouvoir interpréter ceux qu'ils avaient eus, etc. : c'est ce que le Talmud appelle *העניית הלל*, « jejunium pro somnio ». Cette raison était si grave aux yeux des Rabbins qu'elle suffisait pour autoriser le jeûne en un jour de Sabbat. — *Discipuli autem tui...* Ce jour-là même, ne venaient-ils pas d'assister à un repas somptueux? L'occasion paraissait donc excellente pour reprocher au Sauveur et à son entourage leur éloignement d'une pratique pieuse, alors en usage chez tous ceux qui faisaient profession de mener une vie fervente. Pourquoi d'une part cette mortification constante et de l'autre cet amour apparent de ses aises?

15. — La réponse ne se fait pas attendre : elle est tout à fait péremptoire, mais elle est aussi pleine de bonté, car c'est avec la plus grande douceur que Jésus condescend à indiquer les motifs de sa conduite et de celle de ses disciples. Je vis avec les malades, avait-il dit aux Pharisiens, parce que je suis le médecin. Mes disciples ne sauraient actuellement jeûner, répond-il aux Joannites, parce que des convenances de divers genre s'opposent pour le moment à ce qu'ils se livrent trop à la pénitence extérieure. Ces convenances sont exposées de la façon la plus gracieuse sous la forme de trois comparaisons familières. — Première comparaison : *Numquid possunt filii sponsi...* Les Juifs appelaient « fils du fiancé », plus correctement d'après le texte grec, « fils de la chambre nuptiale », *οἱ υἱοὶ τοῦ νυμφῶνος*, ou « amis du fiancé »,

possunt filii sponsi lugere quamdiu cum illis est sponsus? Venient autem dies cum auferetur ab eis sponsus : et tunc jejunabunt.

16. Nemo autem immittit commissuram panni rudis in vestimentum vetus : tollit enim plenitudinem ejus a vestimento, et pejor scissura fit.

les fils de l'époux peuvent s'attrister pendant que l'époux est avec eux? Mais viendront des jours où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront.

16. Personne ne met une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement, car elle emporte une partie du vêtement et il se fait une plus grande déchirure.

Joan. III, 29, les jeunes gens choisis par l'époux pour aller chercher la fiancée le jour du mariage, et pour la conduire processionnellement de la maison de ses parents à celle de son futur maître et seigneur. Ils assistaient ensuite à toutes les réjouissances des noces, qui duraient ordinairement sept jours. Leur nom classique était « Paranymphe » chez les Grecs, *Παρανύμφη* chez les Juifs. — *Lugere*, *μελεῖν*, les deux autres Évangélistes disent « jejunare », *νηστεύειν* ; mais cela revient au même. S. Matthieu indique la cause, S. Marc et S. Luc l'effet. On ne jeûne pas sans raison ; on jeûne moins encore lorsqu'on est dans la joie. Le jeûne présuppose toujours quelque tristesse intérieure ou extérieure. L'application se fait maintenant d'elle-même : Jésus est le divin fiancé descendu sur la terre pour célébrer son mariage mystique avec l'Eglise, les Apôtres lui servent de paranymphe spirituels, qui lui conduisent les âmes auxquelles il désire s'unir ; serait-il convenable de les condamner au jeûne, à d'incessantes mortifications, durant le temps joyeux des noces et tandis que l'époux est auprès d'eux visiblement, d'une manière sensible ? Non, il y aurait là un contre-sens manifeste. — Mais il n'en sera pas toujours ainsi : *Venient autem dies*, jours plus nombreux que les disciples eux-mêmes ne le soupçonnaient alors. — *Quum auferetur ab eis sponsus* ; le verbe grec *ἀπαρτῆσθαι* plus expressif encore que le latin « auferetur », désigne un enlèvement violent, douloureux, du fiancé, c'est-à-dire la passion et la mort de Jésus. — *Et tunc jejunabunt*. Après cette pénible séparation commencera une ère d'épreuves, de persécutions, de tristesses profondes pour les Apôtres, et ils trouveront dans leurs peines incessantes les motifs de jeûnes légitimes et nombreux : en attendant, qu'on les laisse à la joie ! Ce *τότε* dure encore, malgré les affirmations contraires des protestants, qui seraient heureux de pouvoir le restreindre aux derniers jours de la vie du Sauveur, pour attaquer ensuite librement les jeûnes institués par l'Eglise catholique. Et il durera jusqu'à la fin du monde ; car alors seulement

aura lieu d'une manière définitive la solennité des noces de l'Agneau, bien qu'elle ait été inaugurée à l'époque du premier avènement du Christ. Jusque-là, le céleste fiancé nous est ravi, nous pouvons même le perdre totalement ; il y a donc des motifs sérieux de tristesse et de jeûne. — Cette raison de convenance, ainsi développée par Jésus, obtient une force toute nouvelle si l'on se rappelle que S. Jean-Baptiste, dans le dernier témoignage qu'il rendit au Messie, le compare précisément à un fiancé, Cf. Joan. III, 29. « Ad hoc Joannis testimonium omnino respexit (Jesús) eoque tacite uti voluit vel ob id maxime quia ad discipulos Joannis loquebatur, apud quos magistri sui testimonium maxime erat ponderis. Itaque occasione propriæ questionis ex doctrina magistri sui instruit et invitavit ad credendum in se », Estius, Annotat. in h. l. L'image d'un mariage spirituel convenait au reste d'autant mieux pour exprimer les rapports de Jésus-Christ et de l'Eglise que plusieurs fois, dans l'Ancien Testament, Jéhova s'était déjà comparé à un époux à l'égard d'Israël, Cf. Os. II, 19, 20 ; Is. LIV, 5, etc.

16. — Deuxième comparaison : *Nemo autem immittit...* Jésus vient de prouver que ce n'est pas encore pour ses Apôtres le temps de jeûner ; il les excuse à présent par une autre démonstration, déduite de la nature même de l'institution nouvelle à laquelle ils appartiennent. Admirez ce divin Maître qui, sans rien perdre de sa dignité, descend pour nous instruire dans les détails les plus communs de la vie réelle, et qui ne craint pas de faire ici l'histoire d'un vêtement rapiécé, mais, comme il excelle à relever les choses les plus triviales ! — *Commissuram* : dans le texte grec, nous lisons *ἐπιθήματα*, « additamentum » ; ces deux mots désignent d'ailleurs une pièce rapportée. — *Panni rudis* ; ici encore le grec est plus clair et plus précis. Au lieu de « rudis », il porte *ἀργάφου* (de *ἀργάφω* et *ῥάπτω*), « qui n'a pas été apprêté par le foulon » ; il est question par conséquent d'une étoffe non-seulement neuve, mais toute crue et sans souplesse. Qui donc, à moins d'y être réduit

17. Et l'on ne met pas du vin nouveau dans des outres vieilles, autrement les outres se rompent et le vin se répand et les outres sont

17. Neque mittunt vinum novum in utres veteres; alioquin rumpuntur utres et vinum effunditur, et utres pereunt. Sed vinum novum in

par la nécessité, ou d'être un ouvrier inintelligent, songera à raccommoder un vieux vêtement à l'aide d'une pièce de ce genre? S'il le fait, il verra bientôt les inconvénients de sa folie. — *Tollit enim...* Il y a deux manières de traduire le texte grec en cet endroit, car, dans la phrase *ἀραιὰ γὰρ τὸ πλῆρωμα αὐτοῦ ἀπὸ τοῦ κρατίου*, le substantif *πλῆρωμα* peut être aussi bien au nominatif qu'à l'accusatif. La Vulgate adopte l'accusatif, ce qui donne le sens suivant : Le morceau d'étoffe non apprêtée enlève au vêtement si maladroitement raccommodé sa plénitude, lui fait perdre son intégrité en le déchirant. Si l'on préfère le nominatif, qui paraît beaucoup plus naturel, on obtient un sens légèrement modifié : « Nam supplementum ejus (scil. panni rudis) aufert aliquid a vestimento ». C'est le même résultat dans les deux cas; cependant le nominatif montre mieux l'action funeste de la pièce neuve sur le vêtement. Elle se retire, comme l'on dit, et en se contractant elle déchire et emporte toutes les parties usées qui sont autour d'elle. Un raccommodage de cette sorte va donc très-mal et dure peu. — Bien plus, *pejor scissura fit*. Auparavant la déchirure était moins grande que le morceau surajouté; maintenant elle est beaucoup plus considérable. Il y a ainsi double perte : perte complète du vieux vêtement, perte du morceau neuf qu'on a inutilement séparé de la pièce; Cf. Luc. v, 36.

17. — Troisième comparaison : *Neque mittunt...* Cet exemple est emprunté, comme le précédent, à l'économie domestique. Du reste les trois images s'enchaînent très-bien et se complètent mutuellement : la première a parlé de la célébration d'un mariage, la seconde et la troisième poursuivent la même pensée, décrivant l'une les préparatifs de la toilette, l'autre les préparatifs du festin, en vue de cette fête de famille. — *Neque mittunt*, à moins d'être insensé, ou du moins irrésolu au dernier point. — *Vinum novum*, un vin qui sort du pressoir et qui est encore chaud, ardent, qui fermente et travaille avec force. — *In utres veteres*; allusion à la coutume orientale de mettre le vin non en fûts et en bouteilles, mais dans des outres de peau de différentes grandeurs. C'est encore de cette manière que les Orientaux contemporains conservent et transportent la plupart des liquides, spécialement le lait, l'huile et le vin. Les outres sont faites le plus souvent en peau de chèvre, quelquefois aussi en peau d'âne ou de chameau. On met en dedans le

côté extérieur de la peau, et en dehors la partie interne après l'avoir enduite de poix pour bien fermer les pores. Un vin nouveau enfermé dans de vieilles outres les presse et les gonfle de toutes parts; mais comme elles ont perdu leur première élasticité, il leur est impossible de résister à la pression, et elles éclatent : *rumpuntur utres et vinum effunditur*, ce qui produit une ruine complète des deux objets. — *Sed vinum novum in utres novos...* Dans ce cas, il n'arrive aucun accident regrettable, car l'outre neuve, pleine de souplesse, résiste sans peine aux efforts du vin. — Nous nous sommes contentés d'exposer la signification littérale des deux dernières comparaisons : il nous reste maintenant à voir quelle application elles peuvent trouver dans le sujet traité par Jésus. Plusieurs auteurs, il faut bien le dire, sont tombés dans une erreur singulière en croyant et en affirmant que les vêtements usés ou les vieilles outres figuraient les Apôtres, tandis que l'étoffe crue et les outres neuves représentaient les maximes sévères, les rigoureux préceptes du Christianisme; d'où ils concluaient que, les Apôtres étant encore trop faibles pour jeûner et pour mener une vie mortifiée, Jésus les en dispensait momentanément, de crainte de les perdre eux-mêmes et de gâter son œuvre, s'il exigeait trop d'eux pour commencer. Tertullien déjà s'égareait de la sorte, Cf. son traité contre Marcion, iv, 44; de même Théophylacte après lui : *ῥάκος οὖν ἀγναφὸν ἢ νηστεία καὶ εἷνος νέος ὑμῶν παλαιὸν καὶ ἄσχος, ἡ ἀσθένεια τῶν μαθητῶν*, Comm. in h. l. Maldonat lui-même, d'ordinaire si judicieux dans sa critique, s'est laissé dérouter sur ce point : « Sic enim, dit-il, nimis rigidum vitæ genus, si discipulis, ut meliores fiant, adhuc infirmis et veteribus assuetis moribus præscribatur, illud ipsum quod vos meliores facere debuit, deterrendo, avertendo, fugando peiores faciet. Et quod illis, ut conservarent exercerentque, tanquam ultribus vetustis vinum novum committeretur, dum ferre non possent, eos desperatione quadam perderet, et ipsum quoque periret ». Comme si la première démarche que Jésus avait exigée de ces novices, au moment de leur vocation, n'avait pas consisté à leur quitter pour le suivre! Comme si des hommes qui s'étaient attachés à lui au point d'en venir, sur un seul mot, à un tel renoncement, eussent hésité à faire, s'il l'eût désiré, ce que ni les Pharisiens, ni les disciples du Précurseur ne trouvaient bien difficile! Non, il ne faut

utres novos mittunt, et ambo conservantur.

18. Hæc illo loquente ad eos, ecce

perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves et l'un et l'autre se conservent.

18. Comme il leur parlait ainsi

pas rapetisser ainsi la pensée du Sauveur, en transformant une grave question d'institutions en une mince question de personnes. Plusieurs Pères avaient cependant très-bien indiqué le véritable sens, spécialement Origène, S. Basile, Hom. in Ps. xxxii, S. Isidore, S. Cyrille, (Cramer, Catena in h. l.) S. Hilaire et S. Augustin. Citons quelques mots de ces deux derniers Docteurs : « Phariseos et discipulos Joannis nova non accepturos (dicit), nisi novi fierent », S. Hil. in h. l. « Veteres utres debemus intelligere Scribas et Phariseos. Plagula vestimenti novi et vinum novum, præcepta Evangelica sentienda, quæ non possunt sustinere Judæi, ne major scissura fiat. Tale quid et Galatæ facere cupiebant, ut cum Evangelio Legis præcepta miscerent, et in utribus veteribus mitterent vinum novum », S. August. Quæst. Evang. ii, 48. Mais on peut parler en termes plus clairs et plus précis en réunissant toutes les idées des anciens auteurs sur ce point délicat. Les vêtements usés, les outres vieilles représentent, non-seulement les Pharisiens et les disciples de Jean-Baptiste, mais tout le système religieux auquel ils appartenaient, c'est-à-dire la théocratie de l'Ancien Testament, et en particulier cet ensemble de traditions et de pratiques sévères, qu'on aurait voulu imposer à Jésus et à ses Apôtres. Au contraire, l'étoffe neuve et le vin nouveau figurent l'esprit généreux que l'Evangile devait apporter au monde. Or, que proposait-on au Sauveur dans la circonstance présente ? De conserver des choses surannées, tout en essayant de les rajeunir tant soit peu. Il s'y refuse à bon droit, ne voulant pas rattacher la Loi nouvelle à l'ancienne comme une pièce d'étoffe supplémentaire sur un vieil habit. Son œuvre sera complètement une ou elle ne sera pas ; et c'est le triste oubli de cette vérité qui, peu de temps après la mort de Jésus, créa un schisme dangereux (« scissura ») dans l'Eglise primitive, les Judaïsants prétendant encore rapiécer le Mosaisme à l'aide du Christianisme. C'est pour cela que les Apôtres ne pouvaient pas encore jeûner. Les jeunes multiples des Pharisiens et des Joannites formaient une partie intégrante de la religion du Sinaï ; mais la religion du Sinaï devait, en se transformant et en se régénérant, faire place à celle de Jésus-Christ. Il ne fallait pas qu'on pût confondre celle-ci avec celle-là, surtout au début, mais que celle-ci apparût immédiatement avec son caractère distinct, autrement le Christ n'eût fait qu'un rapiécetage

inutile. Un mélange de deux esprits très-divers eût jeté le trouble et la confusion dans l'âme des premiers disciples et les eût rendus incapables du rôle auquel ils étaient destinés. Plus tard, quand leur formation aura été complétée par la descente de l'Esprit-Saint, l'inconvénient signalé n'étant plus à redouter, ils pourront jeûner sans crainte. Pour le moment il y aurait eu un grave danger soit pour eux, soit pour la doctrine évangélique, à composer leur vie intérieure à l'aide d'éléments hétérogènes ; elle ne pouvait prospérer qu'à la condition d'avoir été coulée d'un seul jet. — Bien que les deux allégories des vv. 46 et 47 aient au fond le même sens, la seconde dit pourtant quelque chose de plus que la première ; car il est remarquable que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se répète jamais purement et simplement : alors même qu'il semble le faire, il ajoute toujours à sa pensée quelque trait nouveau, ou bien il la présente sous une autre face. Le symbole des vêtements est plus extérieur, celui des outres à quelque chose de plus intime. « Vino siquidem intus reficimur, veste autem foris tegimur », observe très-judicieusement le Vén. Bède. La première image peut s'appliquer aux doctrines, la seconde aux esprits des deux Testaments. La première dit seulement que ce qui est neuf ne saurait être cousu sur le vieux sans plus de façon, la seconde qu'un esprit entièrement nouveau réclame des formes entièrement nouvelles.

i. Résurrection de la fille de Jaïre et guérison de l'hémorrhôisse, vv. 18-26. Parall. Marc., v, 21-43, Luc., viii, 40-56 ;

Après l'histoire de sa conversion et des deux incidents qui s'y rattachent, S. Matthieu reprend la série des miracles extérieurs de Jésus. Il nous raconte d'abord deux prodiges éclatants, unis ensemble comme un anneau double, la résurrection de la fille de Jaïre et la guérison de l'hémorrhôisse.

Départ pour la maison de Jaïre, vv. 18-19.

18. — Hæc illo loquente. Nous avons déjà fait observer, Voir v. 40, que S. Marc et S. Luc ont adopté ici une liaison des faits très-différente de celle qui existe dans le premier évangile. Suivant eux, les deux miracles que nous étudions en ce moment n'auraient eu lieu qu'après le retour de Gadara, arrangement qui nous paraît beaucoup plus vraisemblable. Divers auteurs préfèrent néanmoins l'enchaînement proposé par S. Matthieu.

voilà qu'un chef *de synagogue* s'approcha, et il l'adorait, disant : Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, imposez sur elle votre main et elle vivra.

19. Et Jésus se levant le suivit, et ses disciples aussi.

20. Et voilà qu'une femme qui

princeps unus accessit, et adorabat eum, dicens : Domine, filia mea modo defuncta est : sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet.

Marc., 5, 22; Luc., 8, 41-42.

19. Et surgens Jesus, sequebatur eum, et discipuli ejus.

20. Et ecce mulier, quæ sangui-

Sur plusieurs points de ce genre, il est impossible de se prononcer avec une parfaite certitude. — La narration de S. Matthieu est de nouveau la plus courte des trois, mais il s'en faut bien qu'elle soit la plus précise : ce n'est qu'un sommaire incomplet des événements. — *Princeps unus accessit*. Il existe à propos de ces mots de nombreuses variantes aussi bien dans les éditions que dans les manuscrits du texte grec. On lit tantôt *ἀρχων εισελθών*, tantôt *ἀρχὼν εἰς ἐλθών*, tantôt *ἀρχων τις εἰς ἐλθών* ou *ἐλθών, οὐ προσελθών*, tantôt *ἀρχων ἐλθών*. La leçon *ἀρχων εἰς ἐλθών*, suivie par la Vulgate, nous paraît la meilleure de toutes; car, sans parler des témoins solides qui l'appuient, on peut alléguer en sa faveur qu'on y trouve l'emploi de *εἰς* pour *τις*, ce qui est une des particularités du style de S. Matthieu, Cf. VIII, 49; XVI, 14; XVIII, 28; XIX, 16. — Les deux autres synoptiques nous font un peu mieux connaître le « princeps » qui nous apparaît tout à coup aux genoux du Sauveur : il se nommait Jaïre et présidait une des synagogues de Capharnaüm. Peut-être avait-il fait partie, à ce titre, de la députation qui était venue, peu de temps auparavant, Cf. Luc. VII, 3, plaider auprès de Jésus la cause du centurion païen; mais aujourd'hui c'est pour lui-même qu'il intercède. — *Adorabat eum*; par ce geste du plus profond respect, il exprime déjà sa demande : il l'exprimera mieux encore par quelques paroles entrecoupées, suppliantes. — *Filia mea* : c'était sa fille unique et elle était alors âgée d'environ douze ans; Cf. Luc. VIII, 42. — *Modo defuncta est*. Ces mots, s'ils sont exacts, mettent le premier synoptique en contradiction avec les deux autres. En effet, d'après S. Marc et S. Luc, la jeune fille vivait encore à ce moment, et Jaïre n'apprit sa mort qu'un peu plus tard, lorsque Jésus était arrivé auprès de sa maison. On a proposé divers moyens pour résoudre cette difficulté. S. Jean Chrysostôme, Hom. XXXI in Matth., suppose que le pauvre père ou bien croyait réellement que sa fille, qu'il venait de laisser agonisante, avait rendu le dernier soupir depuis son départ, ou bien exagérât à dessein afin d'exciter plus sûrement la pitié de Jésus. Mais cela n'est guère probable, puisque S. Marc, v, 23,

lui fait dire positivement au divin Maître : « Ma fille est à l'extrémité. » D'autres pensent que Jaïre, dans le doute si son enfant vivait encore, aurait employé successivement les deux formules : « Seigneur, ma fille est à l'agonie... », elle est morte; venez donc... » D'autres encore (Kuinöl, Wahle, Rosenmüller, etc.), traduisent le parfait *ἐτελεύτησεν* par le présent : Ma fille se meurt, croyant pouvoir s'autoriser de l'exemple de S. Luc, qui annonce seulement vers la fin de l'épisode, VIII, 49, que la malade venait de mourir, bien qu'il eût dit au début de son récit, v. 42 : καὶ αὕτη ἀπέθνησκειν. Toutes ces solutions peuvent avoir du bon; mais aucune d'elles ne fait disparaître foncièrement la difficulté. Il est beaucoup plus juste de dire, comme on le fait du reste généralement, que S. Matthieu, voulant simplement esquisser le miracle sans entrer dans l'exposé des détails, s'est permis de modifier lui-même les paroles de Jaïre, afin de pouvoir ensuite passer sur les circonstances intermédiaires et aller tout droit « in medias res »; Cf. Corn. à Lapidé in h. l. Nous avons été récemment témoins d'une abréviation semblable qui avait causé une difficulté du même genre, VIII, 5. — *Sed veni*; venez quand même! Tel est en effet le sens de ἀλλὰ dans ce passage. — *Impones manum tuam*... Jaïre sait que Jésus a opéré de cette manière plusieurs guérisons; d'ailleurs l'imposition des mains est un geste naturel pour exprimer la communication des grâces divines, Cf. Hebr. VI, 2; Act. VI, 6. — *Et vivet*; il est sûr à l'avance du résultat, pourvu que le Thaumaturge consente à l'accompagner jusqu'auprès de sa fille moribonde.

19. — *Et surgens Jesus*. Les supplices de ce genre ne frappaient jamais en vain les oreilles du divin Maître, surtout lorsqu'elles étaient accompagnées d'une foi vive; il se met donc à la disposition de Jaïre et part immédiatement avec lui, suivi non-seulement de ses disciples, mais encore d'une foule considérable qui se pressait à ses côtés, Marc. v, 24; Luc. VIII, 42.

L'hémorroïsse. §§. 20-22.

20. — La narration est coupée en deux par l'intercalation d'un autre prodige opéré chemin

nis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retro, et tetigit fimbriam vestimenti ejus.

Marc., 5, 25; Luc., 8, 43.

21. Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.

22. At Jesus conversus, et videns eam, dixit : Confide, filia; fides tua te salvam fecit. Et salva facta est mulier ex illa hora.

souffrait d'un flux de sang depuis douze ans s'approcha par derrière et toucha la frange de son vêtement.

21. Car elle disait en soi-même : Si je touche seulement son vêtement je serai guérie.

22. Mais Jésus se retournant et la voyant dit : Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a guérie. Et la femme fut guérie à cette heure même.

faisant par Jésus. « La grâce est tellement surabondante en ce Prince de la vie, que tandis qu'il se hâte pour aller accomplir une œuvre de puissance, il en produit une autre comme en passant. Son OBITER, dit Fuller, est plus à propos que notre ITER; son πάρεργον, pouvons-nous ajouter, vaut mieux que notre έργον », Trench, Notes on the Miracles, p. 200.

— *Et ecce mulier...* L'évangéliste nous présente tout d'abord l'héroïne de ce πάρεργον. Son état était bien digne de pitié! Elle souffrait d'une maladie aussi pénible pour l'esprit que pour le corps, qui la constituait dans un état d'impureté légale. — *Quæ sanguinis fluxum patiebatur*; Cf. Levit. xv, 25. Le texte grec réunit tous ces mots en un seul, αιμορροοῦσα, dont nous avons fait Hémorrhôisse. — *Duodecim annis*, c'est-à-dire depuis douze ans : autre circonstance vraiment aggravante. S. Marc et S. Luc en ajoutent de nouvelles, du plus grand intérêt, montrant que cette pauvre femme avait eu recours à tous les remèdes humains pour se guérir : mais elle n'y avait gagné que l'accroissement de son mal et la perte de sa fortune. Heureusement pour elle, celui qui vient de se proclamer le grand médecin des hommes, 7, 2, n'est pas loin et il est assez habile pour la guérir en un instant, et même, pense-t-elle, tout à fait à son insu. — Dans cette croyance, *accessit retro*, se mêlant de son mieux à la foule de manière à rester inaperçue : elle agissait ainsi par pudeur et par timidité, afin de n'être pas obligée, si elle demandait ouvertement sa guérison, de révéler à toute l'assistance qu'elle souffrait d'une maladie regardée comme honteuse chez les Juifs et dont on aime partout à garder le secret pour soi. Elle craignait un petit interrogatoire de la part de Jésus. — *Et tetigit fimbriam*. Il y a deux opinions relativement au mot « fimbriam » : il peut désigner en effet, de même que son équivalent grec χειμαδέων, soit le bord inférieur de la tunique ou du manteau, soit les franges de laine nommées ציצית, que les Juifs, d'après une loi spéciale, Cf. Num.

xv, 38 et 39, portaient aux quatre coins de leur Tallith ou vêtement supérieur, comme un mémorial perpétuel des préceptes du Sinaï. Peut-être l'hémorrhôisse choisit-elle de préférence les ציצית, parce que, grâce à leur origine et à leur fin exclusivement religieuses, elle attribuait à leur contact une influence plus puissante.

21. — *Dicebat enim intra se*. C'est-à-dire « cogitabat » puisque, d'après Platon, Sophist., η διάνοια (ἐστὶ) διάλογος ψυχῆς; ἀνευ λόγου. L'évangéliste nous communique ce petit monologue intérieur, afin que nous puissions mieux comprendre le motif pour lequel la pauvre infirme s'était décidée à toucher la frange du manteau de Jésus. — *Si tantum* : un simple contact devra suffire, il n'en faudra pas davantage pour assurer sa guérison. En se parlant ainsi à elle-même, elle établissait un contraste entre ce remède nouveau et les médecines coûteuses quoique inutiles qu'on lui avait prescrites depuis douze ans. Sa foi lui dit que le corps d'un homme si saint et qui opère de si grandes merveilles, doit être doué lui aussi d'une vertu mystérieuse, qu'il doit s'en échapper des grâces secrètes dont elle pourra profiter pour son propre avantage.

22. — *At Jesus conversus...* Les deux autres évangélistes ont conservé sur cette scène les plus touchants détails. Au moment où l'hémorrhôisse subitement guérie allait disparaître dans les rangs pressés de la foule, Jésus se retourne brusquement et demande avec une certaine vivacité : Qui m'a touché? Ses plus proches voisins lui répondent de toutes parts : Ce n'est pas moi! S. Pierre, de concert avec les autres disciples, se permet de faire ressortir ce qu'il y a d'extraordinaire dans la question du Sauveur, vu les circonstances. Mais le divin Maître insiste, et aussitôt on voit s'avancer la pauvre femme confuse et tremblante, qui avoue tout ce qui s'est passé. Alors Jésus-Christ la rassure par ces paroles compatissantes : *Confide, filia, fides tua...* Dans cette foi, il y avait bien quelque mé-

23. Et lorsque Jésus fut venu dans la maison du chef de synagogue et qu'il eut vu des joueurs de flûte et une foule tumultueuse il dit :

24. Retirez-vous, car la jeune fille

23. Et cum venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dicebat :

24. Recedite; non est enim mor-

lange d'imperfection et de faiblesse : le paralytique et ses amis s'étaient élevés sous ce rapport à un degré supérieur; mais enfin c'était de la foi, et Jésus récompensait cette vertu partout où il la rencontrait; Cf. viii, 43; ix, 29; Luc. vii, 50; xvii, 49; xviii, 42. Elle était même la condition « sine qua non » de ses miracles, Matth. xiii, 58; Marc. vi, 5 et 6. — Tandis que l'Evangile apocryphe de Nicodème nous assure que l'hémorroïsses s'appelait Véronique, Cf. Thilo, *Cod. Apocr.* i, 562, un ancien sermon faussement attribué à S. Ambroise la confond avec Marthe, sœur de Lazare. D'après une tradition mentionnée par Eusèbe, *Hist. Eccl.* vii, 18; Cf. Fabricius, *Cod. Novi Testamenti Apocr.* i, p. 252, en reconnaissance de sa guérison l'hémorroïsses aurait fait ériger à Césarée de Philippe, devant la maison qu'elle habitait, deux statues dont l'une représentait le Sauveur debout et lui adressant la parole, l'autre elle-même agenouillée à ses pieds. Ce monument aurait subsisté jusqu'au règne de Julien l'Apostat, qui le fit renverser en haine du Christianisme.

La résurrection, §§. 23-26.

23. — Nous reprenons le premier récit, interrompu après le v. 19. — *Et quum venisset... in domum.* Mais avant qu'il y fût introduit, il se passa encore plusieurs incidents que racontent S. Marc et S. Luc; contentons-nous de mentionner l'ambassade envoyée à Jaire pour lui apprendre la mort de sa fille, et la parole d'encouragement qu'il reçut en même temps de Notre-Seigneur. Jésus n'entra pas seul dans la maison du chef de synagogue; il prit avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, auxquels il accorda plusieurs fois durant sa vie publique le privilège de le suivre en des occasions mystérieuses et solennelles. — *Et vidisset tibicines.* Les joueurs de flûte étaient, chez les Juifs et en général dans tout le monde ancien, l'accompagnement obligé des funérailles, pendant toute la durée desquelles ils faisaient retentir de lugubres mélodies. Le nombre de ceux qu'on employait était réglé par la dignité du défunt ou de sa famille; une ordonnance rabbinique ne permettait pas d'en avoir moins de deux : « Etiam pauperrimus inter Israëlitas, (uxore mortua), præbebit ei non minus quam duas tibias et unam lamentatricem », tr. Chetuboth, c. iv. — *Et tur-*

bam tumultuantem, ainsi qu'il arrive fréquemment dans une maison où quelqu'un vient de mourir. Cette foule se composait des amis et des proches de la famille, qui se trouvaient présents quand la jeune fille rendit le dernier soupir; elle se composait surtout des pleureuses à gage, בוכינות, qui faisaient déjà un bruit assourdissant : Cf. Marc. v, 38. Schubert, dans le récit intéressant de son voyage en Orient, *Reise in das Morgenland*, II, p. 125-126, trace la description suivante des cérémonies funèbres qui ont lieu en Egypte immédiatement après les décès. Elle pourra servir d'« illustration » au passage que nous expliquons : « La lutte suprême terminée, on ferme les yeux au défunt, les hommes présents récitent une formule de prière qu'ils ont apprise par cœur : Allah ! il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu; nous appartenons à Dieu et nous devons retourner à lui. Que Dieu ait pitié de lui (du mort) ! Pendant ce temps, les femmes poussent d'une voix aigue des lamentations retentissantes (le Wilwal) auxquelles elles associent les manifestations extérieures de la douleur qui leur sont inspirées par la nature, ou qu'elles ont apprises par l'usage. Dès que le Wilwal se fait entendre, les voisines accourent et s'unissent aussitôt à ce lugubre concert. Il y a ensuite un moment de silence... Bientôt, les Neddabehs ou pleureuses à gage entrent à leur tour dans la chambre. Celle qui conduit le chœur s'est exactement informée des circonstances de famille et de l'histoire du mort, comme aussi de ses expressions favorites, de ses phrases les plus familières : elle commence alors un récit théâtral de sa vie, de ses occupations quotidiennes, s'arrêtant surtout aux traits les plus touchants. De temps à autre elle s'interrompt pour pousser des cris plaintifs qui sont alors répétés par les autres Neddabehs ». — Il n'est pas surprenant de voir les préparatifs des funérailles déjà commencés dans la maison de Jaire, bien que le cadavre de la jeune fille ne fût pas encore refroidi : les Juifs avaient en effet la coutume d'enterrer leurs morts dès le jour même du décès. — *Dicebat* : dans le grec λέγει αὐτοῖς. Toutefois S. Jean Chrysostôme et plusieurs manuscrits ont simplement ελεγεν, comme la Vulgate.

24. — *Recedite*; vous êtes ici complètement inutiles. — Il ajoute le motif de cet ordre : *Non est enim mortua puella.* Les ra-

nis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retro, et tetigit fimbriam vestimenti ejus.

Marc., 5, 25; Luc., 8, 43.

21. Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.

22. At Jesus conversus, et videns eam, dixit : Confide, filia; fides tua te salvam fecit. Et salva facta est mulier ex illa hora.

souffrait d'un flux de sang depuis douze ans s'approcha par derrière et toucha la frange de son vêtement.

21. Car elle disait en soi-même : Si je touche seulement son vêtement je serai guérie.

22. Mais Jésus se retournant et la voyant dit : Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a guérie. Et la femme fut guérie à cette heure même.

faisant par Jésus. « La grâce est tellement surabondante en ce Prince de la vie, que tandis qu'il se hâte pour aller accomplir une œuvre de puissance, il en produit une autre comme en passant. Son OBITER, dit Fuller, est plus à propos que notre ITER; son πάρεργον, pouvons-nous ajouter, vaut mieux que notre έργον », Trench, Notes on the Miracles, p. 200.

— Et ecce mulier... L'évangéliste nous présente tout d'abord l'héroïne de ce πάρεργον. Son état était bien digne de pitié! Elle souffrait d'une maladie aussi pénible pour l'esprit que pour le corps, qui la constituait dans un état d'impureté légale. — Quæ sanguinis fluxum patiebatur; Cf. Levit. xv, 25. Le texte grec réunit tous ces mots en un seul, αιμορροοῦσα, dont nous avons fait Hémorrhôisse. — Duodecim annis, c'est-à-dire depuis douze ans : autre circonstance vraiment aggravante. S. Marc et S. Luc en ajoutent de nouvelles, du plus grand intérêt, montrant que cette pauvre femme avait eu recours à tous les remèdes humains pour se guérir : mais elle n'y avait gagné que l'accroissement de son mal et la perte de sa fortune. Heureusement pour elle, celui qui vient de se proclamer le grand médecin des hommes, 7, 2, n'est pas loin et il est assez habile pour la guérir en un instant, et même, pense-t-elle, tout à fait à son insu. — Dans cette croyance, accessit retro, se mêlant de son mieux à la foule de manière à rester inaperçue : elle agissait ainsi par pudeur et par timidité, afin de n'être pas obligée, si elle demandait ouvertement sa guérison, de révéler à toute l'assistance qu'elle souffrait d'une maladie regardée comme honteuse chez les Juifs et dont on aime partout à garder le secret pour soi. Elle craignait un petit interrogatoire de la part de Jésus. — Et tetigit fimbriam. Il y a deux opinions relativement au mot « fimbriam » : il peut désigner en effet, de même que son équivalent grec κρασπέδον, soit le bord inférieur de la tunique ou du manteau, soit les franges de laine nommées ציצית, que les Juifs, d'après une loi spéciale, Cf. Num.

xv, 38 et 39, portaient aux quatre coins de leur Tallith ou vêtement supérieur, comme un mémorial perpétuel des préceptes du Sinaï. Peut-être l'hémorrhôisse choisit-elle de préférence les ציצית, parce que, grâce à leur origine et à leur fin exclusivement religieuses, elle attribuait à leur contact une influence plus puissante.

21. — Dicebat enim intra se. C'est-à-dire « cogitabat » puisque, d'après Platon, Sophist., η διάνοια (ἐστὶ) διάλογος ψυχῆς ἀνευ λόγου. L'évangéliste nous communique ce petit monologue intérieur, afin que nous puissions mieux comprendre le motif pour lequel la pauvre infirme s'était décidée à toucher la frange du manteau de Jésus. — Si tantum : un simple contact devra suffire, il n'en faudra pas davantage pour assurer sa guérison. En se parlant ainsi à elle-même, elle établissait un contraste entre ce remède nouveau et les médecines coûteuses quoique inutiles qu'on lui avait prescrites depuis douze ans. Sa foi lui dit que le corps d'un homme si saint et qui opère de si grandes merveilles, doit être doué lui aussi d'une vertu mystérieuse, qu'il doit s'en échapper des grâces secrètes dont elle pourra profiter pour son propre avantage.

22. — At Jesus conversus... Les deux autres évangélistes ont conservé sur cette scène les plus touchants détails. Au moment où l'hémorrhôisse subitement guérie allait disparaître dans les rangs pressés de la foule, Jésus se retourne brusquement et demande avec une certaine vivacité : Qui m'a touché? Ses plus proches voisins lui répondent de toutes parts : Ce n'est pas moi! S. Pierre, de concert avec les autres disciples, se permet de faire ressortir ce qu'il y a d'extraordinaire dans la question du Sauveur, vu les circonstances. Mais le divin Maître insiste, et aussitôt on voit s'avancer la pauvre femme confuse et tremblante, qui avoue tout ce qui s'est passé. Alors Jésus-Christ la rassure par ces paroles compatissantes : Confide, filia, fides tua... Dans cette foi, il y avait bien quelque mé-

tua puella, sed dormit. Et deridebant eum.

25. Et cum ejecta esset turba, intravit, et tenuit manum ejus. Et surrexit puella.

26. Et exiit fama hæc in universam terram illam.

tionalistes affectent de prendre à la lettre ces paroles de Notre-Seigneur, pour pouvoir affirmer à leur aise qu'il n'y eut pas dans cette circonstance le plus petit miracle, Jésus s'étant simplement aperçu que la malade était tombée en syncope et l'ayant réveillée par les moyens ordinaires. Nous sommes trop habitués à leurs explications fantaisistes pour être surpris de leur conduite en cette occasion. Il est plus étonnant de voir des auteurs sérieux, généralement pleins de foi, tels que Néander, Berlepsch, Olshausen, nier la signification symbolique des paroles de Jésus, et par suite la réalité de la résurrection de la fille de Jaïre. Suivant eux, le miracle aurait seulement consisté en un acte de prescience surnaturelle, à l'aide de laquelle le Sauveur reconnut que la jeune fille n'était qu'en léthargie, bien qu'elle portât tous les symptômes d'une mort véritable. Mais il faut vouloir s'aveugler soi-même pour admettre de pareilles conclusions. Il est si clair en effet, d'après les trois récits de l'Evangile, que la mort avait eu lieu réellement ! si clair aussi que les écrivains sacrés veulent rapporter une résurrection proprement dite ! S. Luc, viii, 55, dit en propres termes que « reversus est spiritus ejus (puellæ) », ce qui suppose nécessairement une séparation momentanée de l'âme et du corps. Notre-Seigneur, par les mots *et dormit*, indiquait donc, comme l'ont fort bien compris la plupart des commentateurs, que la mort n'existait que pour peu de temps. « Dicit autem non esse vere mortuam, non quod vere mortua non esset, sed quod non esset mortua eo modo quo turba putabat, ita ut ad vitam revocari non posset », Maldonat. Si la mort ordinaire, la vraie mort, porte fréquemment dans la Bible, Cf. Ps. lxxv, 6; Jerem. li, 39; I Thess. iv, 12 et ss., dans les écrits rabbiniques (« Quum dormiret N., id est, quum moreretur, occurrit apud Talmudicos sexcenties », Lightfoot, Horæ in h. l.), et dans le langage chrétien (comparez le beau nom de cimetière, κοιμητήριον, « dortoir », pour désigner l'endroit où reposent les morts), le nom métaphorique de sommeil, pourquoi Jésus n'aurait-il pas eu le droit d'employer cette image pour représenter un trépas qui devait durer moins d'une heure ? Lazare était assurément bien mort, et pourtant son divin ami tiendra de lui un langage semblable : « Dor-

n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se riaient de lui.

25. Et lorsque la foule eut été renvoyée, il entra, il prit la main de la jeune fille et elle se leva.

26. Et le bruit s'en répandit dans tout le pays.

mit, sed vado ut a somno excitem eum », Joan. xi, 44. Donc, καθύδεν λέγει αὐτὴν, διότι παρ' αὐτῷ ὁ θάνατος ὕπνος ἦν δυναμὲν εὐκόλως ἀναστῆσαι, Théophylacte. Le Seigneur parle ainsi, dit Bengel, parce que « certus ad miraculum accedit ». Il se proposait en outre d'exciter par ce langage la foi du père et de la mère, comme aussi d'éloigner plus facilement la foule en tumulte dont la curiosité aurait gêné son action si elle eût su d'avance qu'il allait opérer une résurrection. — *Et deridebant eum*, « scientes quod mortua esset », ajoute S. Luc, viii, 53.

25. — *Quum ejecta esset turba*, sans voies de fait cependant, comme le voudraient plusieurs auteurs ; « non vi et manibus sed voce jussisque », Fritzsche. — *Intravit* : accompagné du père et de la mère de la défunte et de ses trois disciples, il entra dans l'appartement funéraire. La jeune fille était étendue sur son lit ; il lui prit la main, lui dit en syro-chaldéen : « Puella, surge », Marc. v, 41, et aussitôt, *surrexit puella*. Quelle simplicité dans le miracle et dans le récit ! Jésus avait dit que la malade dormait, il la traite en effet comme une personne qu'on vient doucement éveiller. Ce n'est pas ainsi que les anciens prophètes, même des plus puissants, pouvaient ressusciter les morts !

26. — *Et exiit fama hæc...* De même en grec, ἡ φήμη αὐτῆς, pour signifier « le bruit de ce miracle ». — *In universam terram illam*. Et tout le monde crut à une résurrection véritable ; ce n'est qu'après dix-huit siècles que l'on se mit à soupçonner que la mort pouvait bien n'avoir été qu'une syncope transitoire. — Telle fut, sinon d'après l'ordre des temps, du moins d'après l'ordre que nous présente la lecture successive des quatre Evangiles, la première des trois résurrections opérées par Jésus-Christ pendant sa vie. Leur série offre une progression remarquable : la jeune fille qui vient d'expirer, le jeune homme qu'on porte au tombeau, Luc. vii, 14 et ss., l'homme fait qui est depuis quatre jours dans le sépulcre, Joan. xi, 4 et ss. Puis viendra le tour de Jésus qui, après avoir rendu la vie aux autres, se ressuscitera lui-même, et qui s'écriera triomphalement : Je suis la Résurrection et la Vie ! — Nous avons vu avec émotion, sous les arcades du nouveau cimetière de Munich, une fresque magnifique.

27. Et lorsque Jésus sortit de là, deux aveugles le suivirent, criant et disant : Ayez pitié de nous, fils de David.

28. Et quand il fut venu à la maison, les aveugles s'approchèrent de lui, et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? Ils lui dirent : Oui, Seigneur.

29. Alors il toucha leurs yeux, disant : Qu'il soit fait selon votre foi.

30. Et leurs yeux furent ouverts, et Jésus leur commanda le silence disant : Prenez garde que personne ne le sache.

27. Et transeunte inde Jesu, secuti sunt eum duo cæci, clamantes et dicentes : Miserere nostri, fili David.

28. Cum autem venisset domum, accesserunt ad eum cæci. Et dicit eis Jesus : Creditis quia hoc possum facere vobis ? Dicunt ei : Utique, Domine.

29. Tunc tetigit oculos eorum, dicens : Secundum fidem vestram fiat vobis.

30. Et aperti sunt oculi eorum : et comminatus est illis Jesus, dicens : Videte ne quis sciat.

exécutée d'après un dessin de Schraudolf, représentant la fille de Jaïre rendue à la vie par Jésus-Christ. Il existe aussi sur ce sujet un beau tableau de Rembrandt.

j. Guérison de deux aveugles, ix, 27-31.

27. — S. Matthieu nous a seul conservé le souvenir de ce nouveau prodige, qui semble d'après l'agencement du récit, et *transeunte inde Jesu*, avoir succédé immédiatement à celui que nous venons d'étudier. L'adverbe « inde » ne peut en effet désigner que la maison de Jaïre. — *Duo cæci*. Il est souvent parlé d'aveugles dans l'Evangile, et cela n'est pas surprenant, la cécité ayant toujours été très-fréquente en Orient, surtout en Egypte, en Palestine et en Arabie. Plusieurs causes contribuent à produire ce résultat fâcheux : la poussière très-ténue qui pénètre constamment dans les yeux, le vif éclat du soleil, la blancheur du sol, la fraîcheur des nuits qu'on passe souvent en plein air, tous ces motifs pris à part ou réunis occasionnent dans les organes de la vue des inflammations dange-reuses qui, faute de soins, ne tardent pas à occasionner une complète cécité. Les deux aveugles mentionnés ici par S. Matthieu ne l'étaient sans doute pas de naissance, car les Evangélistes ont coutume de signaler cette circonstance en termes exprès. — *Clamantes*, ainsi que l'ont fait les pauvres aveugles de tous les temps et de tous les pays (crier comme un aveugle). — *Fili David*. En donnant ce titre à Jésus, les deux aveugles qui imploraient sa commisération le reconnaissaient hautement pour le Messie ; car telle était bien à cette époque, nous l'avons indiqué au début de notre commentaire, Cf. I, 4 et la note qui s'y rapporte, l'expression consacrée pour désigner le Christ : elle nous apparaîtra désormais presque à chaque cha-

pitre du premier Evangile, Cf. xii, 23 ; xv, 22 ; xx, 31 ; xxi, 9, 45 ; xxii, 42-45. — D'où provenait cette foi si explicite de nos deux infirmes ? Sans doute de la connaissance qu'ils avaient des miracles opérés par Jésus, et particulièrement de celui qu'il venait d'accomplir chez Jaïre. Ils ont l'honneur de faire entendre le premier témoignage précis qui soit sorti des rangs du peuple en faveur du caractère messianique du divin Maître.

28 et 29. — *Quum... venisset domum*, à sa propre habitation de Capharnaüm, qu'il avait louée pour lui et pour sa mère lorsqu'il s'était établi dans cette ville. Les deux aveugles le suivent jusque-là en tâtonnant et en criant toujours : Fils de David, ayez pitié de nous. Pourquoi ne voulut-il pas les guérir dès le premier instant ? C'est qu'il était désireux d'éprouver leur foi, selon sa coutume ; c'est qu'il craignait d'exciter davantage encore l'enthousiasme déjà si grand de la foule qui l'avait accompagné de la maison de Jaïre à la sienne. — *Creditis quia hoc possum...* ? En l'appelant Fils de David et en le conjurant de les guérir, ils avaient affirmé très-expressément leur croyance à sa puissance miraculeuse ; mais Jésus leur demande un nouveau témoignage plus formel que le premier. Ils l'accordent aussitôt : *Utique, Domine*, et ils obtiennent alors la grâce qu'ils avaient demandée avec tant de persévérance. — *Secundum fidem vestram...* ; ils sont récompensés selon la mesure de leur foi.

30. — *Aperti sunt oculi eorum*. Fréquent hébraïsme, pour dire qu'ils recouvrèrent la vue, Cf. IV Reg. vi, 47 ; Is. xxxv, 5 ; Lii, 6. 7. « Nam qui nihil vident, eorum oculi Hebræis dicuntur clausi », Rosenmüller. — *Et comminatus est* : l'expression grecque corré-lative, ἐνεθάρρυνσας, signifie en effet d'après Suidas μετά ἀπειλῆς ἐνθάρρυνσας, μετ' αὐστηρότη-

31. Illi autem exeuntes, diffamaverunt eum in tota terra illa.

32. Egressis autem illis, ecce obtulerunt ei hominem mutum, dæmonium habentem.

Infra 12, 22; Luc., 11, 14.

33. Et ejecto dæmonio, locutus est mutus, et miratæ sunt turbæ, dicentes : Nunquam apparuit sic in Israël.

31. Mais eux, en s'en allant, répandirent sa renommée dans toute cette contrée.

32. Lorsqu'ils furent partis, on lui présenta un homme muet qui avait en lui un démon.

33. Et le démon ayant été chassé, le muet parla. Et la foule était dans l'admiration, disant : Jamais rien de pareil n'a été vu en Israël.

τοῦ ἐπιτιμᾶν. C'est donc un mot très-énergique, employé à dessein par l'Évangéliste, pour montrer la force particulière avec laquelle Jésus-Christ appuya dans cette circonstance sur l'ordre *Videte ne quis sciât*. Même avant le miracle, les deux aveugles l'avaient déjà appelé Fils de David, à plus forte raison proclameront-ils partout qu'il est le Messie, maintenant qu'il les a guéris. Mais, après les nombreux et récents miracles qui ont vivement ému l'opinion publique, le Sauveur a des raisons toute spéciales de mettre des bornes à l'expression de la reconnaissance de ceux qu'il a merveilleusement secourus. Encore une fois, il ne faut pas que l'œuvre de Jésus soit troublée trop tôt, ni que les cris « Tolle, tolle » remplacent prématurément les joyeux « Hosanna » du peuple.

31. — *Illi autem...* Ils ne sont pas plus fidèles à la recommandation du Thaumaturge que ne l'avaient été ceux à qui Jésus l'avait adressée précédemment. « Tendimus in vetitum! » On comprend du reste qu'il leur eût été bien difficile de garder un pareil secret, comme le fait observer S. Jérôme : « Illi propter memoriam gratiæ non possunt tacere beneficium ». — Plusieurs auteurs excellents, S. Greg. M. Moral. xix, S. Thom. Summ. Theol. 2. 2æ, q. 104. a. 4, Maldonat, etc., supposent que Jésus-Christ en pareil cas n'avait pas l'intention d'intimer un précepte formel, et qu'il voulait avant tout donner à ses disciples une leçon d'humilité. — *Diffamaverunt*. Ce verbe s'emploie le plus souvent en mauvaise part ; mais il est bien évident qu'il est pris ici en bonne part, comme synonyme de « famam ejus divulgaverunt ».

k. Guérison d'un possédé muet, ix, 32-34.

32 et 33. — Ce miracle, comme le précédent, n'est raconté que dans le premier Évangile. Il a une si grande affinité avec un autre prodige rapporté un peu plus bas par S. Matthieu, xii, 22 ; Cf. Luc. xi, 14, qu'on a voulu parfois les regarder comme un seul et même événement. Mais les faits ont été certaine-

ment distincts, puisque l'évangéliste prend la peine de les distinguer : dans l'un des cas, le possédé est simplement muet ; dans l'autre, il est tout à la fois muet et aveugle. — *Egressis autem illis* ; la guérison des deux aveugles et celle du possédé se suivirent donc de très-près. A peine les premiers avaient-ils quitté la maison de Jésus que l'autre y était introduit par des personnes charitables qui intercédèrent pour lui auprès du Sauveur. — *Hominem mutum, dæmonium habentem*. Il faut une virgule après l'adjectif « mutum » qui ne se rapporte certainement pas à « dæmonium », mais à « hominem » ; le texte grec est très-clair sur ce point : ἄνθρωπον κωφόν, δαιμονιζόμενον. Le mutisme provenait, dans cette circonstance, non d'un défaut d'organisme, mais d'une influence psychologique : c'était un effet de la possession. Aussi, la cause disparaissant, *ejecto dæmonio*, l'usage du langage revient immédiatement, *locutus est mutus*, ce qui n'aurait pas eu lieu sans un nouveau miracle, si les deux choses eussent été indépendantes l'une de l'autre. — L'écrivain sacré note ici encore la profonde impression que produisit sur le peuple la vue de cette merveilleuse guérison. Il a même conservé la réflexion principale qui sortait de toutes les bouches, ou du moins qui circulait à travers la foule enthousiasmée. — *Nunquam apparuit sic in Israël* ! Il est facile de saisir le sens général de cette exclamation ; néanmoins les interprètes sont loin de s'accorder pour en déterminer la signification exacte. L'adverbe « sic » a tout particulièrement exercé leur sagacité. Les uns le regardent comme un synonyme de τοιοῦτο et traduisent : « Nunquam in populo israelitico quidquam sic apparuit ». C'est l'avis de Rosenmüller : « Sensus est, tot signa, tam admirabilia, tam celeriter... et in omni morborum genere, a nemine antehac edita ». D'autres sous-entendent « quispiam » ou « aliquis », de manière à obtenir la phrase suivante : « Nunquam in Israël aliquis sic apparuit ». Telle est l'opinion de S. Jean Chrysostôme ; πάντων, écrit-il sur ce passage,

34. Mais les Pharisiens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons.

35. Et Jésus parcourait toutes les

34. Pharisei autem dicebant : In principe dæmoniorum eiecit dæmones.

35. Et circuibat Jesus omnes ci-

αὐτόν προτίθεσαν, οὐ τῶν τότε ὄντων, ἀλλὰ καὶ τῶν πώποτε γεγεννημένων. D'autres encore res-treignent la phrase à Jésus et aux manifesta-tions de sa puissance : « Nunquam Jesus ap-paruit sic (i. e. modo tam præstanti) in Israël ». Mais peut-être vaut-il mieux, avec Meyer, Arnoldi, Schegg et plusieurs autres auteurs, appliquer au fait spécial qui venait d'avoir lieu, c'est-à-dire à l'expulsion des dé-mons, la comparaison contenue dans cette expression populaire. La guérison des pos-sédés, voulait-on dire, n'a jamais été opérée si promptement, avec une pareille simplicité, durant toute l'histoire antérieure d'Israël. Rien n'était en effet plus compliqué chez les Juifs qu'une opération de ce genre : nous au-rions bientôt l'occasion de le montrer en dé-tail (Cf. l'explication de XII, 27). Il est vrai que l'art de l'exorciste était souvent trans-formé en un métier de charlatan ou même de sorcier.

34. — *Pharisei autem...* Ils sont blessés au vif par la réflexion de la foule et songent aussitôt à se venger. Ils n'essaient pas de nier la réalité du miracle, car c'était impos-sible en présence des résultats obtenus : ils tâchent du moins d'en anéantir l'effet au moyen de la suggestion la plus perfide. — *In principe dæmoniorum eiecit...* Ils accusent Jésus de chasser les démons non par sa propre puissance, non par la vertu qui lui aurait été communiquée d'en haut, mais grâce au concours que lui prêtait en cela le chef des esprits mauvais. La préposition *ἐν* exprime une communion ou plutôt une connivence très-étroite, et fait de Bêelzébul, ainsi qu'on le nommera plus tard, la vraie cause effi-ciente des guérisons de démoniaques opérées jusqu'alors par Notre-Seigneur. Les Juifs se représentaient, conformément à l'enseigne-ment biblique, l'armée des démons divisée en plusieurs catégories, les unes supérieures, les autres inférieures, et ils supposaient très-justement que les plus puissants d'entre eux exerçaient une autorité réelle sur les plus faibles. — C'était sans doute la première fois que les Pharisiens portaient contre Jésus cette noire accusation : bientôt ils emploie-ront régulièrement la même formule pour dé-nigrer ses principaux miracles. Dans l'occa-sion présente, elle dût être prononcée par derrière : du moins le Sauveur n'y prend pas garde; mais il sortira plus tard de sa réserve et relèvera noblement le gant.

4. Mission des douze Apôtres, ix, 35-x, 42.

Les besoins nouveaux appellent des intitu-tions nouvelles. Jusqu'ici Jésus-Christ, bien qu'entouré de ses disciples, a été seul à prêcher l'avènement du royaume de Dieu. Des âmes nombreuses ont été convaincues par sa prédi-cation, persuadées par ses miracles; mais il en est d'autres plus nombreuses encore auprès desquelles sa parole et ses grâces n'ont pas encore pénétré. Dans l'impossibilité de les atteindre toutes directement, que fera-t-il ? Il se multipliera en quelque sorte; non con-tent de parcourir une autre fois en personne toute la Galilée, il enverra partout ses dis-ciples comme d'autres lui-même, après les avoir munis de pleins pouvoirs qui les accréditeront auprès de leurs compatriotes. De-puis plusieurs mois, ils vivent à ses côtés; ils l'ont vu à l'œuvre, ils ont déjà reçu sa formation; ils sont donc suffisamment prépa-rés pour devenir ses auxiliaires et ses repré-sentants. Du reste le Maître ne se sépare d'eux que pour un temps bien court : après ces premiers travaux de missionnaires, qui doivent leur servir d'épreuve, il les retrou-vera pour compléter leur éducation aposto-lique. On a depuis longtemps remarqué que ce paragraphe a, dans sa forme et sa structure extérieures, une grande ressemblance avec celui qui renferme comme partie principale le discours de Jésus-Christ sur la Montagne. De part et d'autre, nous arrivons aux ins-tructions du Sauveur qu'après avoir été préa-lablement instruits de l'occasion qui leur donna naissance, ix, 35-38; Cf. iv, 23-25; de part et d'autre nous voyons Notre-Seigneur créer des relations spéciales entre Lui et ses Apôtres immédiatement avant de prendre la parole, x, 4-4 et parall.; Cf. Luc. vi, 42-46; Marc. iii, 43-49.

1^o Occasion des instructions pastorales adressées par Jésus-Christ à ses Apôtres, ou nouvelle mission en Galilée, ix, 35-38.

Ces quatre versets correspondent très-exactement, comme nous venons de le dire, à ceux qui avaient servi plus haut, iv, 23-25, d'introduction au Sermon sur la Montagne et à la première mission de Jésus en Galilée. Ils nous montrent le Christ-parcourant de nou-veau les villes et les bourgades, semant partout les bienfaits sur ses pas et s'api-toyant sur les misères du peuple juif.

Coup d'œil général sur le ministère du Sauveur
p. 35.

35. — *Et circuibat Jesus...* Nous avons ici une reproduction presque littérale de iv, 23.

vitates et castella, docens in synagogis eorum, et prædicans evangelium regni, et curans omnem languorem, et omnem infirmitatem.

Marc., 6, 6.

36. Videns autem turbas, misertus est eis : quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem.

37. Tunc dicit discipulis suis :

Jésus nous apparaît encore sous les traits d'un missionnaire ambulant, qui n'épargne aucune peine pour aller à la recherche des âmes. — Il commence probablement à cette époque sa troisième mission galiléenne : la première avait été consacrée plus spécialement à la région montagneuse, la seconde (voir le commentaire du chap. XIII) aux environs du lac de Tibériade ; la troisième a lieu surtout dans les villes, dont il est fait en cet endroit une mention particulière. Cf. notre Harmonie évangélique, Introd. génér. ch. x. L'activité du divin Maître se déploie de la même manière qu'autrefois : il prépare le sol spirituel, jette partout la divine semence qu'il arrose ensuite par ses miracles opérés en très-grand nombre.

Triste état du peuple juif à cette époque, §§. 36-38.

36. — *Videns autem turbas.* Chaque jour, durant ses voyages, il avait avec le peuple des relations intimes qui lui permettaient de le pénétrer, de le juger. Mais il ne découvrait partout, hélas ! que de profondes misères dont le spectacle lui déchirait le cœur. — *Misertus est eis.* On lit dans le grec *ἐπιλαγγνίσθη περὶ αὐτῶν*, ce qui produit une belle métaphore usitée dans toutes les langues. Nous disons de même : avoir des entrailles de père, être sans entrailles pour quelqu'un. L'évangéliste exprime ainsi le vif sentiment de compassion qui remplissait l'âme du Sauveur à la vue du triste état de son peuple. — *Quia erant...* L'écrivain sacré trace en quelques mots une description profondément sentie de la déplorable situation morale où se trouvaient alors les Juifs : il les compare, suivant une image qui est d'un fréquent emploi dans tout l'Orient, à un troupeau de brebis, mais de brebis délaissées, qui dépérissent. — *Vexati.* Les éditions du texte grec ne sont pas uniformes à propos de cette expression. La « *Recepta* » porte *ἐλασμένοι* qui signifie languissants, débiles ; mais la leçon primitive semble avoir été *ἐσχυμένοι* de *σύνλιν*, « cu tem detrahère, dilacerare », ce qui donne un sens très-énergique et représente les pauvres brebis déchirées par les loups, par les chiens et par les buissons du chemin. — *Et jacentes,*

villes et villages, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'Evangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité.

36. Or, en voyant cette foule, il en eut pitié, car ils étaient accablés et gisants comme des brebis sans pasteur.

37. Alors il dit à ses disciples :

ἐρημμένοι (Lachmann adopte sans raisons suffisantes la variante *περημμένοι*). Le troupeau épuisé, malade, n'a d'autre ressource que de s'étendre à terre, attendant la fin de ses tourments. — *Sicut oves non habentes pastorem.* C'est un fait d'expérience, déjà signalé par les anciens, que la brebis est un animal essentiellement domestique, qui ne saurait vivre loin de l'homme ou privé de ses soins. Un troupeau de moutons sans pasteur ou conduit par un berger négligent languit, contracte toute espèce de maladies et ne tarde pas à périr misérablement. Mais le peuple juif était-il donc alors sans pasteur ? N'avait-il pas les prêtres et les docteurs pour le conduire ? Sans doute, mais c'étaient de mauvais pasteurs, semblables à ceux qu'avaient autrefois décrits les prophètes Jérémie, XXIII, 1 et 2 et Ezéchiel, XXXIV, 2 et ss. Ils égaraient eux-mêmes, frappaient et immolaient sans pitié les brebis qui leur avaient été confiées par Jéhova. Telle était donc la situation morale des Juifs à cette époque : « Vexati, jacentes » ; des péchés sans nombre avaient produit en eux des plaies profondes, toute force les avait quittés.

37 et 38. — *Tunc dicit discipulis suis.* Plus la perspective est sombre en elle-même, plus elle doit inspirer de courage aux hommes de Dieu. Pour les yeux clairvoyants de Jésus, le malheureux troupeau du V. précédent se transforme tout à coup en une abondante moisson : *Messis quidem multa !* Cf. Joan. IV, 35. Ces blés presque mûrs pour la récolte, ce sont précisément ces multitudes désolées, qu'il sera d'autant plus facile de convertir au royaume de Dieu qu'elles désirent elles-mêmes davantage sortir de leur déplorable situation : la souffrance les a prédisposées au salut. « *Messem vocat auditorum multitudinem, verbum Dei adventum audire. Exierat enim qui seminat, id est Christus, seminare semen suum : creverat feliciter semen, et seges matura jam erat ad messem ; propterea non jam semen, non segetem, sed messem vocat* », Maldonat d'après S. Jean Chrys. et Euthymius. — *Operarii autem pauci.* Autre métaphore expressive pour désigner les apôtres, les missionnaires, ou, comme l'on

La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux.

Messis quidem multa, operarii autem pauci.

LUC., 10, 2.

38. Priez donc le maître de la moisson, afin qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.

38. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.

CHAPITRE X

Jésus confère aux Apôtres, en vue de leurs premiers travaux évangéliques, le pouvoir de chasser les démons et de guérir les maladies, (v. 1). — Liste des douze Apôtres, (vv. 2-4). — Instructions pastorales relatives à leur mission actuelle et à toutes les missions de l'avenir. (vv. 5-42).

1. Et ayant convoqué ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits immondes pour les

1. Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejice-

dit, les ouvriers évangéliques, qui doivent être dans leurs rapports avec les peuples auxquels ils sont envoyés ce qu'est l'agriculteur à l'égard de la moisson. Les chefs spirituels de la nation théocratique ne valaient pas mieux en qualité de moissonneurs qu'en qualité de pasteurs et Jésus veut les remplacer; mais qu'il a encore peu d'hommes à sa disposition! et quel malheur, lorsque le temps de la moisson est venu, si les bras manquent pour la couper ou pour la rentrer! Aussi le Sauveur engage-t-il ses disciples à s'adresser à Dieu, le maître du champ et des blés mûrs qu'il faut récolter le plus promptement possible, pour lui rappeler que ses intérêts les plus chers sont en jeu et que s'il tient à ne pas laisser perdre sa moisson il doit envoyer, mais envoyer le plus promptement possible (on lit dans le grec *ἐκβάλλειν*, qui signifie lancer avec vigueur, « extrudere »), car le besoin est pressant, un grand nombre d'excellents ouvriers qui travailleront pour Lui. — Cette prière que les disciples firent sans doute à l'instant sur les recommandations de leur Maître, devait leur obtenir à eux-mêmes d'être envoyés les premiers dans le champ du Seigneur, comme nous l'allons voir par la suite du récit.

2^o Pouvoirs conférés aux douze Apôtres en vue de leurs premiers travaux évangéliques, x, 1-4. Parall. Marc. vi, 7; Luc. ix, 1 et 2.

La collation des pouvoirs, y, 1.

CHAP. X. — 1. — *Et convocatis duodecim discipulis.* Jésus convoque donc en assemblée solennelle ses douze principaux disciples, ses Apôtres, ainsi qu'ils sont appelés au verset

suivant. Nous voyons par là que le mot disciple est pris, dans l'Evangile, en trois différents sens. D'après sa signification la plus large, il désigne tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ et qui recevaient avec docilité la doctrine évangélique; d'après une signification restreinte, il représente ces hommes plus généreux que le divin Maître avait attachés à sa personne et dont il se faisait accompagner dans ses voyages et dans ses missions, Cf. Matth. viii, 21, etc.; enfin dans le sens strict il s'applique à l'élite de cette seconde catégorie, aux Douze par excellence, comme les nomme déjà S. Marc, vi, 7. Il s'était ainsi graduellement formé autour du Christ un triple cercle d'amis et de partisans. S. Matthieu, en parlant ici pour la première fois des Apôtres, ne prétend nullement affirmer que leur choix ne remonte pas au-delà de cette époque. Au contraire, l'expression générale « convocatis », *προσκαλεσάμενος*, dont il se sert pour les introduire sur la scène évangélique, suppose que les Douze formaient déjà un nombre à part, une classe distincte de celle des disciples du second rang. En effet, d'après les deux autres synoptiques, qui s'expriment là-dessus avec toute leur précision accoutumée, la formation du collège apostolique remontait à une date antérieure : elle avait eu lieu, nous disent-ils, peu de temps après l'ouverture de la première mission donnée par Jésus aux Galiléens et quelques instants seulement avant le Discours sur la Montagne; Cf. Luc. vi, 12-20; Marc. iii, 13-19. Plus loin, à l'occasion de la circonstance que nous étudions actuellement, ils racontent d'une manière très-expresse que